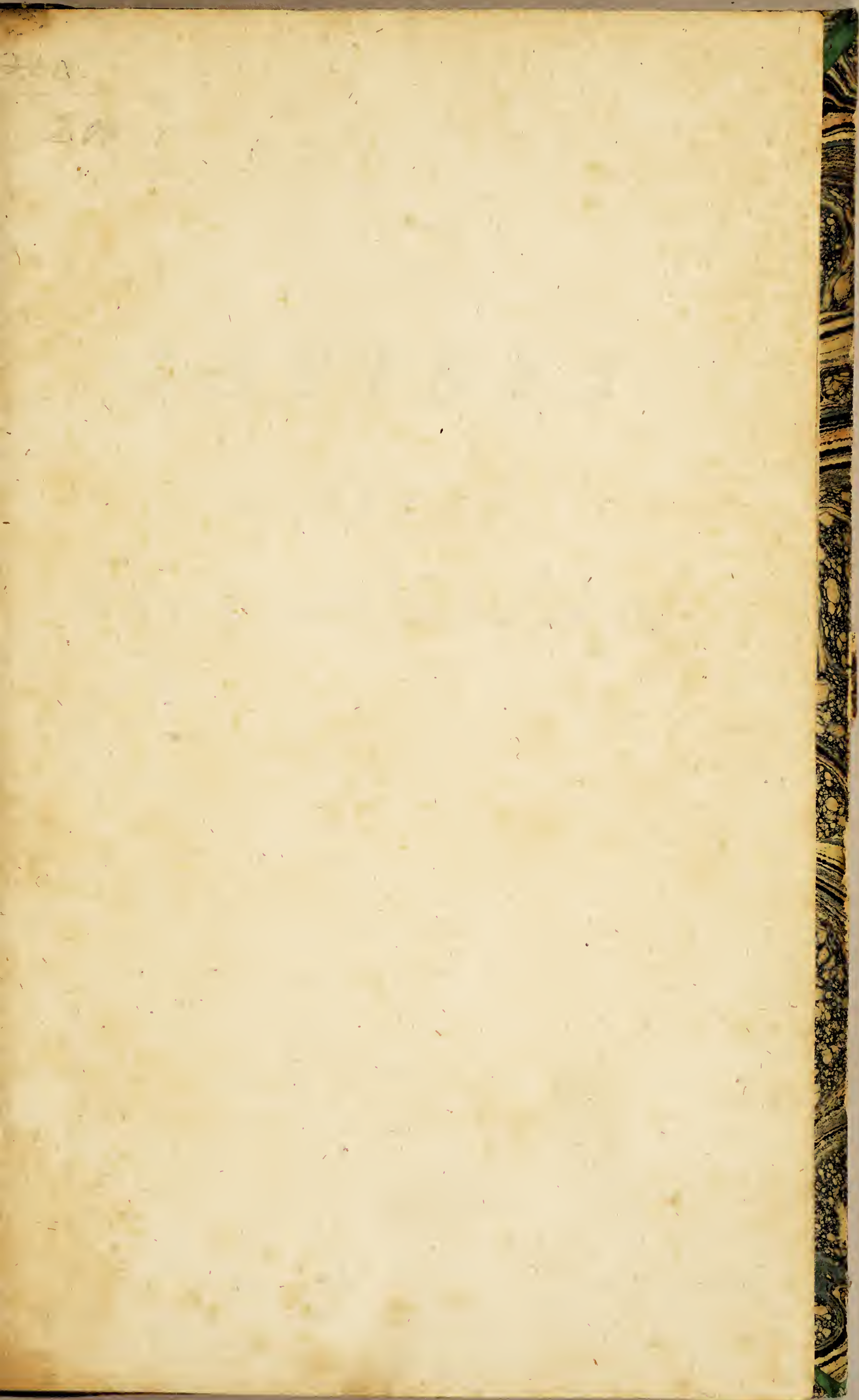


Not in Pick





LETTERS

ECRITES

DES RIVES DE L'OHIO.

LETTERS

ARTIST

MISS DE LOHIO

RPJCE

LETTRÉS
ÉCRITES
DES RIVES DE L'OHIO,

Par CL. FR. AD. DE LEZAY-MARNEZIA,
Citoyen de Pensylvanie.



AU FORT-PITT,
Et se trouvent
A PARIS,
Chez PRAULT, Imprimeur, rue Taranne,
N.º 749, à l'Immortalité.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

PP JCL

A V I S

D E L' E D I T E U R.

L'AUTEUR de ces lettres nous a confié un manuscrit qui en contient un grand nombre. Nous en détachons trois seulement pour préssentir le goût du public. Il est, à présent, bien difficile de l'intéresser par des écrits qui n'ont pas une relation très-directe avec les grandes idées qui l'occupent, avec les grands mouvemens qui l'entraînent. Plus il lit de gazettes, de journaux, de pamphlets, moins il peut lire d'ouvrages ; cependant de tous les pays, l'Amérique-Septentrionale est celui qui doit être le moins étranger aux Français, & peut-être aussi est-il

celui qui leur est le moins connu. Les livres égarent plus souvent qu'ils n'éclaircissent, & nous leur devons plus d'erreurs que de vérités.

Séparés des Américains par d'immenses distances, les Français en sont rapprochés par de puissans intérêts. En brisant les fers de l'Amérique, ils ont fortement conçu le désir d'acquérir pour eux-mêmes la liberté; mais ils ont pris des routes différentes pour y arriver. Il ne nous appartient pas de juger quelle est la meilleure. Le tems seul donnera le droit de prononcer.

Si la collection des lettres que nous annonçons est publiée, peut-être feront-elles prendre de l'Amérique-Septentrionale une idée qui ressemblera bien peu à celle que les écrivains en ont fait concevoir. Il semble qu'ils ont fait une ligue

pour nous tromper. Les uns, enthousiastes outrés ou auteurs systématiques, ont pris, pour peindre l'Amérique entière, les couleurs dont Milton s'est servi pour peindre le Paradis terrestre, & ils nous ont présenté ses habitans comme autant de Spartiates perfectionnés. Les autres, critiques aussi injustes qu'exagérés, ont voulu nous faire croire que cet immense continent, déshérité par la Nature, étoit condamné à une enfance éternelle, & n'avoit la force de produire que des animaux foibles, lâches & dégénérés. C'est sur-tout l'homme de ses vastes contrées qu'ils ont calomnié.

L'Auteur des nouvelles lettres sur l'Amérique-Septentrionale, qui n'a point de systèmes à soutenir, qui croit que la fiction n'est pas nécessaire pour attacher, qui n'a eu d'autre objet que d'instruire

viii AVIS DE L'ÉDITEUR.

ses amis & de leur plaire , a toujours voulu leur dire la vérité. S'il combat quelquefois les Mably , les Châtellux , les Raynal , c'est sans jamais s'écarter du respect qui leur est dû. Il s'élève contre toutes les opinions qu'il croit fausses , contre les récits inexacts , contre les exagérations de tous les genres ; & cependant il ne dit pas un mot de l'ouvrage que M. Brissot de Warville a publié sur l'Amérique-Septentrionale en trois gros volumes *in-octavo*.



LETTRES

LETTRÉS

ÉCRITES DES RIVES DE L'OHIO.

LETTRE

A M. LE CHEVALIER

DE BOUFFLERS,

*DÉPUTÉ à l'Assemblée - Nationale
de France.*

Marieta, le 15 Novembre 1790.

C'EST à vous, MONSIEUR LE CHEVALIER, qui, après avoir créé la plus gentille des Bergères, en avez fait la plus aimable des Reines & l'avez envoyée régner à Golconde, aux extrémités du monde où vous êtes, que je dois le récit de mes aventures très-simples avec une Reine véritable du monde où je suis.

A

Habitant la plus belle maison de *Marieta*, entouré de Généraux, de Majors, de Colonels, d'une foule auguste de Chevaliers de l'Ordre de *Cincinnatus*, c'est-à-dire, logé dans une baraque aussi humble que les plus humbles chaumières de l'Europe, & ayant pour voisins des laboureurs titrés qui conduisent eux-mêmes leur charrue, cultivent très-mal leurs champs, ne sont vêtus que d'une misérable couverture de laine pendant six jours de la semaine & se mouchent dans leurs doigts, ce que nos payfans ne font pas, j'ai reçu, au moment de me mettre à table, sans en être prévenu, la visite de la Reine des Hurons, suivie de sa fille, de deux dames de sa cour, & d'un seigneur, apparemment son grand-écuyer. C'est parce qu'elle m'a regardé comme le *Sachem* ou chef des Français, qu'elle a cru devoir m'accorder cet honneur, assez embarrassant à recevoir à *Marieta*, à l'heure du dîner; car quoique ma manière de vivre soit la plus fastueuse de cette ville, partout ailleurs elle seroit beaucoup plus que modeste; mais les bons princes & sur-tout les bonnes princesses, avec l'amour, inspirent la confiance. Je me suis enhardi. J'ai offert à la reine & à sa suite le partage de mon très frugal repas. Heureusement un interprète Canadien l'accompagnoit.

Une soupe très-abondante , & que j'ai fait encore augmenter de celle de mes gens , a d'abord appaisé la première faim , & a permis à mes illustres convives d'apprécier la cuisine des Français. Ils l'ont trouvée supérieure à la leur , & plus encore à celle des Anglo-Américains. Ils ont mangé sans avidité , avec décence & avec bien moins d'embarras que n'en avoient beaucoup de respectables prêtres , quand ils dînoient chez les seigneurs de paroisse. Ils se sont servis , presque comme nous , de nos couteaux , de nos fourchettes , de nos serviettes : ce que les Américains ne parviennent à faire que très-difficilement. J'ai voulu , pensant beaucoup leur plaire , leur donner de l'eau-de-vie. Ils l'ont refusée ; mais ils ont bu du cidre avec plaisir , & du vin avec plus de plaisir encore. Nos liqueurs de France leur ont paru excellentes , & c'est avec sensualité qu'ils ont pris du café. La seule chose qui ait semblé les étonner , c'est que des hommes assis & mangeans à leur aise , étoient servis par des hommes debout & qui ne mangeoient pas. En effet , cet usage n'est pas de la nature primitive ; cependant c'est sans la moindre peine qu'ils s'y sont prêtés.

Vous l'avez remarqué , Monsieur le Chevalier , il n'est point de société qui ne soit plus

aimable après , qu'avant dîner. Une digestion facile , les esprits bienfaisans du vin pris en quantité modérée , disposent à la bienveillance & à la gaité. Comme moi , mes bons Indiens l'ont éprouvé. Au sortir de table , notre connoissance étoit faite , & avoit déjà de l'intimité. De petits présens de couteaux , de rubans , de miroirs & d'éguilles , m'ont fait trouver par eux très-magnifique. A plus juste titre , ils m'ont paru très-reconnoissans. Ils ont pris mes mains , les ont ferrées avec tendresse , les ont portées contre leur cœur avec un sentiment vif & véhément.

Ces premiers mouvemens un peu calmés , une conversation intéressante s'est établie entre nous. Une tradition , qui leur est très-chère , a conservé parmi eux le souvenir des Français. Ils n'en parlent qu'avec une vénération profonde , & ne les nomment que leurs pères. Ils se trouvent au comble du bonheur , en les voyant s'établir dans leur voisinage. Ils se proposent de les visiter souvent , & même de former les plus étroites liaisons avec eux. Un sens naturel & juste fait qu'ils nous préfèrent beaucoup aux Américains. Ceux-ci les dédaignent , n'ont d'autres relations avec eux , que celle que leur donne le commerce des pelleteries , qu'ils feroient avec

plus d'avantage encore, s'ils vouloient ne pas le rendre trop avantageux; mais, à force d'abuser, ils ont appris aux Indiens à se défier & à se défendre. A présent ils connoissent, à-peu-près, le prix de ce qu'ils donnent & de ce qu'ils reçoivent. Ce qu'ils connoissent sur-tout très bien, c'est le prix d'une familiarité affectueuse & touchante. Ils aiment la nôtre. Ils nous sçavent le plus grand gré de ce que nous les traitons en hommes. Leurs yeux brillent d'une joie vive & tendre quand nous les nommons amis.

Encouragé par le succès que me donnoit auprès d'eux le nom français, j'ai voulu essayer si nos manières me réussiroient aussi bien. Assis auprès de la jeune Paulée, c'est le nom de la princesse royale, j'ai risqué, par signe, à la vérité, car la plus triste manière d'être galant, c'est de l'être par interprète, j'ai risqué quelques douceurs que l'aimable princesse n'a pas dédaignées. Elle a très-bien compris le langage de mes yeux qui lui disoient qu'elle étoit jolie. J'ai très-bien compris aussi la réponse qu'elle m'a faite par un charmant sourire. Enhardi, j'ai pris sa main. Je l'ai doucement serrée dans la mienne. Elle a doucement serré la mienne aussi. Plus enhardi encore, j'ai embrassé Paulée. Ce baiser bien in-

nocent & bien pur , est un des plus doux que j'aie donnés. Il étoit à la fois un peu voluptueux & très-paternel ; cependant si je n'avois que quarante ans auprès de cette gentille sauvage , peut-être , hélas ! moi-même l'aurois-je beaucoup trop peu été. Elle ressemble à votre Reine de Golconde , non pas quand elle régnoit , mais quand elle étoit Aline , encore riche de son pot au lait & de son innocence. Il faut en convenir , elle est moins blanche ; & quoiqu'elle n'ait que seize ans , elle a bien moins de fraîcheur ; mais elle n'est ni rouge , ni cuivrée , comme , très-mal-à-propos , les livres nous disent que sont les Indiens de cette contrée. La peau est basanée , presqu'olivâtre , à-peu-près comme celle des Algériens , des Tunisiens & même des Espagnols , si orgueilleux en Amérique de n'être pas noirs , quoique si loin d'être blancs. Sa chevelure est longue , flottante & du plus beau noir. Sa taille est ce qu'elle doit être , celle d'une nymphe de Diane. Sa jambe , son pié charmant sont enveloppés dans de jolis brodequins de peau de cerf qui en laissent voir & en font aimer la forme. La partie qui couvre le dessus du pié , est ornée d'une broderie légère , au moins aussi agréable que celle des souliers de vos belles dames.

Parler de femmes , & ne rien dire de leur parure , ce feroit oublier une partie prefqu'effentielle d'elles-mêmes. La nature leur apprend à toutes à ne pas s'en tenir absolument à ses dons ; auffi l'art de la toilette n'est pas plus ignoré dans les forêts de l'Amérique que fous vos superbes lambris ; mais je l'y crois plus heureux , parce qu'il n'y est pas porté à un auffi grand excès. Accoutumé à vous trouver à celle des Françaises , ne fût-ce que pour la nouveauté , je vous invite , Monsieur le Chevalier , à la toilette de Paulée.

Sa tête est ou feulement ornée de fes cheveux d'ébène , longs , liffes & parfaitement divisés , ou feulement couverte d'un petit chapeau noir , avec un large ruban de couleur. Ses oreilles font entièrement entourées d'anneaux d'argent auxquels tiennent de petites breloques en forme de clochettes. A fon cou pend une croix d'argent très-mince , à-peu-près de huit pouces de long , dont les croifons fe terminent en fleurons. Une chemife d'une étoffe de foie très-légère , d'un beau rouge , dont les manches ne descendent que jufqu'aux coudes , couvre fes jeunes appas , fans trop les dérober. Cette chemife est abfolument recouverte d'anneaux d'argent enlacés les uns dans les autres , qui forment un tiffu pref-

que semblable aux cottes de mailles de nos anciens Chevaliers. Ses bras sont entourés de bandes d'argent d'un pouce & demi de largeur. Une jupe de fin drap verd complete son ajustement, qui, véritablement, est très-lesté, très-décent, très-agréable.

S'il existe encore un Théâtre François, ce qui pourroit bien n'être pas, malgré la haute & juste considération que l'Assemblée-Nationale a marquée aux Comédiens, contre l'opinion de Rousseau, dont elle veut en vain faire croire qu'elle a épousé tous les principes, souvent si contradictoires aux siens (1); s'il existe tou-

(1) *Note de l'Editeur.* Il n'étoit pas possible de se tromper plus complètement que le fait l'auteur dans son jugement, puisque le nombre des Théâtres s'est accru d'une manière prodigieuse. La raison en est facile à donner. Ceux qui étoient riches, & qui ne le sont plus; ceux qui avoient de l'aisance, & qui l'ont perdue; ceux qui avoient des rangs, des emplois, des places qui ont été supprimés; ceux que l'état actuel des choses a forcé de renoncer à des occupations qui leur plaisoient, à des jouissances dont ils avoient l'habitude, à des intérêts qui leur étoient chers, dépouillés de tout ce qui les attachoit à la vie, n'ayant plus que des souvenirs & des regrets, vont chercher au Théâtre des distractions qui leur sont devenues nécessaires. Ils vont pleurer sur

jours, rendez ; Monsieur le Chevalier , aux Actrices de ce Théâtre , qui jouent les jeunes Princesses Indiennes , le service de leur apprendre comment Paulée est mise. Alzire , l'amante de Manco-Capac , celle du héros de la Tragédie des Illinois , ne doivent pas se couvrir de plumes comme les perruches ; mais prendre le costume de Paulée , qui lui sied si bien , & qui , je crois , auroit beaucoup d'effet sur la Scène.

J'ai oublié les noms des personnages des deux dernières Tragédies Américaines que je viens de vous citer ; mais je me rappelle un vers de chacune d'elles. Ils doivent être d'éternelle mémoire.

*Crois-tu d'un tel forfait Manco-Capac capable ?
Apprends à respecter la dignité sauvage.*

Adieu , Monsieur le Chevalier. Les plaisirs , les arts , le goût ne sont pas dans l'Amérique septentrionale , & sur-tout aux frontières des

les malheurs de la famille d'Agamemnon , pour ne pas pleurer continuellement sur les désastres moins éclatans de la leur. Ils ont besoin de s'éloigner des ruines & de l'affliction qui les environnent , & sur-tout de s'arracher à eux-mêmes. La cause qui porte en foule le peuple au cabaret , lorsqu'il est le plus malheureux & le plus pauvre , est celle qui remplit nos nombreux spectacles.

Etats-unis. Je crois même qu'ils n'y viendront jamais, si vous ne les y amenez; mais la tranquillité, la liberté, la paix y existent; aussi n'y desirerois-je rien, si j'y avois ma famille, & un ou deux amis comme vous.

L E T T R E

*A Monsieur Jacques-Bernardin-Henri
DE SAINT-PIERRE.*

Au Fort Pitt, le 2 Novembre 1791.

SUREMENT, Monsieur, ce n'est pas vous que les grands mouvemens de l'âme peuvent surprendre; & quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, vous ne ferez pas étonné que j'aye celui de vous écrire. Vous trouverez même fort simple qu'à deux mille lieues de la région des orages que vous habitez, je vous invite à fuir, comme je l'ai fait, *des hommes*, qu'ainsi que vous, *j'ai voulu servir, & qui m'ont persécuté.*

Dieu, qui lit dans les cœurs, fait si mes intentions étoient pures, & si un instant l'intérêt personnel, ou meme celui de classe ou de parti, m'ont dirigé : c'étoit le bien général de la France que je desirois avec une passion ardente. Je ne souhaitois pas seulement le bonheur des Prêtres & des Nobles ; je souhaitois le bonheur de tous les Français. J'ai eu, je l'avoue quelques momens d'espérance. Elle s'est dissipée, comme une vapeur légère, à l'instant même où j'ai vu la manière dont les Etats-Généraux étoient composés. Témoin de la lutte de toutes les passions & de tous les vices opposés, je n'ai pas tardé à comprendre que les hommes envoyés pour réparer l'état, seroient ceux qui le feroient crouler : cependant je n'ai pas vu d'abord l'énormité de l'abîme dans lequel ils l'ont plongé, & j'ai passé plus d'un an sur ses bords sans en découvrir toute la profondeur. Quand enfin je l'ai apperçue, séduit par mon imagination, peut-être trompé par ma douleur, comptant sur la promesse de plusieurs de mes amis, qui m'avoient assuré qu'ils ne tarderoient pas à me suivre, je suis venu demander à l'Amérique une retraite douce & paisible, prendre possession d'une grande quantité de terres que j'ai acquises sur les rives de l'*Ohio*, qui mérite si bien le

nom de *belle rivière*, que les Naturels du pays lui ont donné, & me livrer à la séduisante idée que je finirois mes jours dans les touchans intérêts d'une heureuse Colonie; mais déçu dans tous les points, à l'exception de la description du sol, qui n'est pas trompeuse, je n'ai rien trouvé de réel dans tout ce qu'annonce une association nombreuse des plus considérables Américains, réunis sous le nom de Compagnie du *Scioto*, par un superbe *Prospectus* qu'ont publié ses agens à Paris. Cette Compagnie, dont les chefs avoient formé un plan véritablement neuf & magnifique, qui devoit enrichir l'Amérique par le moyen des fléaux ramassés sur la France, & donner aux victimes indignées de la scélératesse un asyle calme & fortuné; cette Compagnie, qui se proposoit de former un nouvel Etat, au sein des Etats-Unis, des Français les plus énergiques, éprouvés & perfectionnés au milieu des tempêtes, & riches encore de leur industrie, de leurs sciences, de leurs arts, de leur constance, de leur courage & de leur sociabilité; cette Compagnie, après avoir conçu une idée si grande & si belle, n'a pas montré la moindre capacité dans l'exécution: elle ne se trouve pas même en état de livrer le terrain qu'elle a vendu, encore occupé par les Indiens, nullement disposés à l'abandonner.

Au milieu de ces fatales circonstances , que je ne pouvois pas prévoir , je me trouve trompé dans mes plus chères & dernières espérances. A la vérité , je le suis beaucoup par ma faute ; j'ai précipité une démarche de la plus haute importance , que je devois méditer davantage , & ne suis qu'avec des hommes sensibles , bons , éclairés , ennemis véhémens du désordre & des vices , amis ardens & sages de la règle , de la justice & de l'humanité , capables d'ordonner une société , de manière à la faire jouir de tout le bonheur qu'assurent aux hommes le travail , l'union & la sagesse , & de réaliser , autant qu'il est possible , ces idées de félicité pure dont Montesquieu , dans son Histoire des Troglodites , Fénelon , dans son divin Télémaque , & vous , Monsieur , dans vos magnifiques Etudes de la Nature , avez offert le ravissant modèle. Je devois aller à vous , & vous répéter les paroles simples & touchantes que vous avez adressées à Rousseau , qui , cependant avec l'imagination la plus capable de tracer des plans très-heureux , n'étoit pas doué de cette égalité de caractère , de cette constance , de cette douceur persévérante , sans lesquelles l'exécution manque toujours ; comme vous lui aviez dit , je devois vous dire : *Pourquoi vous - même , avec tant d'amour pour*

le bonheur des hommes , n'avez-vous pas tenté de former une République heureuse ? J'ai connu bien des hommes de différens pays & de toutes les conditions , qui vous auroient suivi. Pourquoi ne feriez-vous pas dans quelque partie inhabitée de l'Amérique septentrionale , si riche en positions délicieuses , un établissement semblable à celui que Guillaume Penn a formé au milieu des Sauvages ?

Jamais occasion si favorable ne s'est présentée au génie vertueux qui auroit le courage & la volonté de rassembler des hommes capables d'une grande résolution , de les placer dans un désert du nouveau monde , pour leur faire couler des jours paisibles & purs dans les douceurs de la vie patriarcale , dans les charmes de la vie frater-nelle.

J.-J. Rousseau trouvoit des obstacles insurmontables à l'établissement des Colonies , telles que vous & lui les imaginiez , à cause de l'incrédulité répandue parmi tous les peuples de l'Europe. Je pense au contraire ; chacun a le droit , & même le devoir de ne pas toujours être de l'avis d'un grand homme ; je pense que l'incrédulité générale seroit l'un des plus puissans motifs d'émigration pour des ames vives , pieuses , & profondément pénétrées de la douleur que leur fait éprouver le spectacle des désordres & des vices

sans mesure & sans nombre que l'impiété produit & propagé, & qu'avec la capacité nécessaire il seroit aisé à un homme de bien de les conduire sur des rives lointaines, où, soutenues par leurs mutuels exemples, elles pourroient se livrer au bonheur d'adorer Dieu, de pratiquer les vertus que la Religion enseigne, commande & récompense, même en cette vie. La preuve de cette assertion s'est offerte à moi il n'y a pas longtemps. Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous la communiquer. Le tableau du bonheur couronnant la sagesse est digne de vous; vous êtes digne de lui. Que ne le suis-je de le tracer tel que je l'ai vu !

Parti de Newyorck, avec la vaine espérance de prendre incessamment possession du terrain que j'ai acquis près du confluent du *Scioto* & de l'*Ohio*, je me suis arrêté, vers les frontières de la Pensylvanie, dans un bassin assez large qu'entourent des collines couronnées de bois, & dont les pentes sont soigneusement cultivées. La Nature n'a pas été fort libérale envers cette situation. Elle seroit très-commune, si le travail, uni à l'intelligence, ne l'avoit pas embellie. Au milieu de ce bassin, sur une petite élévation, est la ville de Béthléem, habitée par un assez grand nombre de familles, de Frères Moraves. A mesure qu'on

s'en approche , on sent qu'on va pénétrer dans le séjour de la paix , de la sagesse & de la tranquille félicité. Sur les lieux qui l'avoisinent sont répandues de grosses & riches fermes ; de nombreux troupeaux d'une beauté singulière y sont épars, Les près y sont d'une verdure plus vive , les terres y sont plus fécondes qu'ailleurs. On y respire le calme ; on y voit l'abondance. Enfin arrivé , l'on descend dans une Auberge vaste , propre , commode , qui invite à profiter des bons alimens qu'elle annonce , & du repos qu'elle promet. On y est accueilli par une famille honnête & empressée , dont les manières sont simples & affectueuses , dont les soins aimables & touchans ne sont point importuns.

Après avoir fait un excellent déjeuner avec le digne maître de cette maison , qui , pour être une hôtellerie , n'en est pas moins hospitalière , je le priai de me conduire , & de me faire connaître tout ce qui mérite de l'être dans cette peuplade si intéressante. D'abord s'offrit à moi une rue large , nette , alignée , bordée de maisons de pierre , toutes séparées les unes des autres , sans luxe , sans décorations extérieures ; mais vastes , commodes & très-agréables par leur simplicité même. J'entrai dans plusieurs ; j'y vis l'ordre , l'arrangement , la propreté ; & cet
air

air d'aisance & de contentement qui les accompagne. Dans chacune d'elles s'exerce avec beaucoup d'industrie, de constance & d'activité, un métier utile. Je n'ai vu nulle part le travail aussi facile, & aussi-bien s'unir au contentement. La vue est terminée par un bâtiment d'une grande étendue, qui contient tous les objets qui sont d'un intérêt commun. L'Evêque, guide & père de cette peuplade éclairée & religieuse, y habite. Pasteur sans faste d'un troupeau sans faiblesse, il n'en occupe qu'une petite partie, seulement ce que le besoin exige, ce que la décence requiert. Il a le zèle, la charité des Apôtres, & comme eux se passe de palais; mais, sous ses lambris modestes, il est entouré de respect & d'amour. Je n'ai pas eu la satisfaction de voir ce respectable Evêque; il étoit allé visiter les autres établissemens Moraves, lorsque j'ai passé à Béthléem. J'ai entendu faire son éloge avec ce ton de vérité que n'ont jamais les louanges que le sentiment & la justice ne dictent pas.

A côté de l'appartement de l'Evêque, au premier étage, est une salle très-vaste & non très-belle, où les pieux Moraves s'assemblent pour vaquer aux exercices que le culte exige d'eux. Je n'ai point assisté à leur office; mais je suis convaincu qu'ils le célèbrent avec une dévotion

profonde. Les murs de leur temple sont moins ornés que surchargés de peintures très-mauvaises , dont les sujets sont tirés des histoires les plus édifiantes.

Près de ce temple est une grande pièce où se réunissent tous les chefs de famille pour délibérer sur les affaires de leur communauté. Là se trouvent les portraits avec les noms des fondateurs de cet heureux établissement. Parmi ces portraits , il en est plusieurs de femmes. Ils sont loin de faire honneur au talent du peintre ; mais , à mon sens , ils en font beaucoup aux hommes bons & sensibles , qui aiment à conserver le tendre & long souvenir de ceux qui les ont conduits par des voies sages dans un asyle de paix , de vertus & de bonheur. Cette sensibilité respectable n'est pas une qualité Américaine. Dans toute l'étendue des possessions des Etats-Unis que j'ai parcourue , je n'ai vu qu'un seul monument de reconnaissance publique. Il est dans l'église de St. Paul à Newyorck. C'est à la mémoire du général Montgommeri qu'il est consacré.

Le rez-de-chaussée & le second étage de cette maison sont occupés par des métiers de draps , de fort bonne qualité. Au dessus sont de vastes greniers , & tout l'édifice est couronné par un

donjon, d'où la totalité du bassin se découvre, & d'où les regards tombent avec plaisir sur un très-grand jardin, le seul que j'aye vu en Amérique cultivé avec soin & intelligence. Tous les légumes & les arbres fruitiers de l'Europe y sont rassemblés avec beaucoup de plantes utiles que l'on n'y connoît pas.

De ce bâtiment public j'ai passé dans un autre. Qu'il est intéressant ! C'est une maison d'éducation pour les jeunes filles. Ah ! Monsieur ; quelles femmes nous aurions, si l'instruction qu'elles ont reçue avoit ressemblé à celle que donnent les institutrices Moraves ! Elles sont quinze ou vingt consacrées à ce soin touchant & sublime. Par elles la morale la plus pure est enseignée ; & non contentes d'en faire des leçons à leurs élèves, elles saisissent, elles font naître les occasions de la leur faire mettre en pratique.

De sages parens envoient de toutes les parties de l'Amérique septentrionale leurs filles dans cette maison, & même plusieurs Indiennes y sont élevées. Parmi celles-ci, j'en ai remarqué une d'une figure enchanteresse. Comme toutes ses compagnes, elle portoit la sérénité sur son front ; ses yeux étoient pleins d'intelligence. Son visage avec les traits les plus aimables, annonçoit la

santé, & avec les grâces de son âge elle paroissoit en avoir la charmante gaité.

Une plante bien précieuse que cultivent ces vénérables Sœurs, c'est la petite fille du Baron de Zinzendorf, fondateur & premier patriarche des Frères Moraves. Peu distinguée par la figure, ce fut pourtant avec orgueil & amour qu'elle me fut présentée. Je flattai l'un & l'autre par la sensibilité avec laquelle j'accueillis cette présentation intéressante. Le père de cet enfant, qui porte un nom si recommandable parmi les Frères, fait partie de la Communauté de Béthléem, & vit dans la simplicité, la parfaite égalité, qui caractérisent cette société si singulière, si respectable, si fraternelle.

Les élèves sont divisées par classe, suivant la diversité de leurs âges. On les instruit méthodiquement & sans tristesse des principes de leur Religion. On leur en fait sentir l'importance; on leur en fait aimer l'esprit. Les Langues Française, Allemande & Anglaise leur sont enseignées. Elles apprennent à faire tous les ouvrages convenables à leur sexe. Je n'ai point vu de plus belles broderies que celles qui sortent de leurs mains. Le pinceau ne produit pas de fleurs si fraîches & plus vraies que celles que leur ai-

guille fait éclore. On les prépare à tous les soins qui doivent les occuper dans la suite, & l'on s'attache à les former de manière à les rendre de bonnes mères de famille. Les promenades, les exercices, tous les jeux innocens leur sont accordés avec largesse; mais on sçait les diriger de façon que, sans être moins agréables pour elles, ils servent à leur instruction. La plus grande propreté règne dans leurs appartemens & sur leurs habits, qui sont uniformes. Leur linge est d'une blancheur éclatante. Quel ravissant spectacle que celui d'une nombreuse troupe de jeunes filles, qui, toutes dans l'âge & dans l'habitude de l'innocence, ont l'air du bonheur, sans avoir l'excessive agitation de la joie tumultueuse. En les voyant, on ne peut s'empêcher de revenir à cette comparaison si vieille, & qui pourtant conserve de la fraîcheur, des fleurs nouvellement écloses, rendues plus aimables & plus belles par les soins & les caresses du zéphyr. Pauvres Modernes! les Anciens ont tout pris. A vous, Monsieur, ils ont laissé les images les plus vives, les plus riantes & les plus douces, les couleurs les plus harmonieuses & les plus fraîches; mais vous ne partagez avec personne votre trésor.

Il est à Béthléem un très-grand magasin, tenu

avec l'ordre & la propreté Moraves. On ne peut rien dire de plus. Il contient toutes les marchandises d'Europe & d'Amérique qu'on peut désirer, même quelques-unes d'Asie. Le sol & l'industrie de tous les peuples ont concouru à le remplir. On trouveroit que tout s'y vend très-cher, si tout ce qu'on y debite n'étoit d'excellente qualité. D'ailleurs, dans l'Amérique septentrionale les prix sont excessifs, ce qui est inévitable parmi les peuples pauvres, peu actifs, qui ont un luxe qui, pour être obscur, n'en est pas moins coûteux, & chez qui l'industrie n'est le partage que du très-petit nombre.

Les arts mécaniques sont exercés avec une grande intelligence par les Frères Moraves. La petite rivière qui serpente au bas de leur ville est bordée de magnifiques usines. Les eaux soumises à leur génie font tourner les meules, mouvoir les scies, fouler les draps, couler les huiles, briser les chanvres & les lins, battre les fers, & enfin opérer en peu d'instans ce que les forces humaines n'opéreroient que longuement & avec beaucoup de peine. C'est un beau tableau pour l'œil & pour la pensée que ce mélange des eaux, se précipitant sur des roues qui reçoivent d'elles leur mouvement perpétuel; des bâtimens qui s'élèvent, avec toute l'opulence rurale, au mi-

lieu des arbres formant des masses de verdure qui se perdent dans les airs ; des troupeaux dans l'abondance des pâturages les plus gras , & de l'homme patriarchal , qui dirige , commande , & qui , dans la paix de l'ame , soumet à son intelligence tout ce qui l'environne. Le bruit continu & qui a la variété & les modulations que lui donnent ces différentes causes , est une des couleurs caractéristiques de ce tableau , qui n'est pas seulement pour la vue ; mais qui pourroit l'employer , cette couleur non visible ? Homère , le Tasse , Virgile , vous , Monsieur.

De retour à mon auberge , mes pensées sans assiette , presque sans suite , naissoient en foule & ne se fixoient point. Mes souhaits nombreux & incertains se mêloient avec elles. Je pris une heure de repos , nécessaire pour mettre de l'ordre dans ma tête , & ensuite dans un repas très-bon , très-abondant , très-prolongé , je pris de nouvelles instructions de mon hôte.

La société des Moraves , quoique bien plus nombreuse , peut être comparée à la famille de Jacob dans la terre de *Gessen*. Elle n'a point eu de modèle , & doit en servir à tous ceux qui veulent parvenir à la perfection de la sagesse , & jouir de tout le bonheur dont les hommes sont susceptibles. Ces Frères ont élevé leur système

Sur les deux bases les plus solides , la raison & la religion , qu'ils ont eu le talent de rendre plus aimables que ne le sont dans les autres sociétés ce qu'on appelle plaisirs. J'ignore si leur fondateur a profondément médité son plan ; mais , sans en excepter les législations de Moyse , de Numa , de Licurgue , il me paroît qu'il n'y en a point dont l'exécution ait été aussi heureuse , puisqu'il est parvenu à diminuer , autant qu'il est possible , la somme des maux , à augmenter , autant qu'il se peut , la somme des biens. C'est avoir su résoudre un beau problème que d'avoir trouvé les moyens de donner à la chose commune autant & peut-être plus d'intérêt que chacun dans les autres associations en donne à la propriété personnelle ; que d'avoir non-seulement préservé de la pauvreté chaque individu , mais de leur avoir donné à tous les avantages de la richesse , puisqu'il n'en est point à qui toutes les jouissances que la morale & la raison n'interdisent point , ne soient accordées. Que leur manque-t-il ? Les distinctions de l'orgueil , qui ne sont que pour le petit nombre , qui presque toujours en abuse ; cette inégalité de fortune , qui fait dépendre ceux qu'elle ne favorise pas de ceux qui , trop souvent , sont corrompus par elle , & qui s'en servent bien plus pour humilier leurs semblables , que pour

les secourir. C'est une bien belle chose que d'avoir profité de l'exemple des animaux les plus intelligens & les plus heureux, & d'avoir donné à des hommes la sagesse & le bonheur des Castors & des Abeilles.

Non seulement les Frères Moraves jouissent en commun de leurs terres, mais ils sont en communauté d'industrie, de talens, de volontés & de vertus. *Le moi humain*, que Paschal avoit eu en horreur, ils ne le connoissent point. Chacun d'eux est employé à la chose à laquelle il est propre ; & ils n'exercent que des professions utiles, qui demandent plutôt du sens, de la constance, de l'amour pour le travail, qu'une belle imagination ; personne n'est mécontent de son partage, & n'éprouve ni les plaisirs, ni les souffrances de la vanité. Les uns sont employés à la culture, les autres aux arts mécaniques, au négoce, à l'administration. Parmi eux, tout est parfaitement fait, parce que chacun occupe précisément la place à laquelle il convient.

L'esprit qui dirige les frères Moraves dirige aussi les femmes chez eux. Elles y jouissent de cette considération, de ce respect, de cette estime, de cet intérêt doux & tendre, de cette influence raisonnable que de meilleures institutions leur feroient par-tout mériter & obtenir.

Les administrations & les emplois qui conviennent à leur sexe leur sont confiés. Elles ont l'inspection du laitage. Elles filent la laine, le coton, le chanvre & le lin. Elles fabriquent des mouffelines très-fines, font de très-beaux ouvrages de broderie ; &, comme les femmes & les filles des tems héroïques, elles vêtissent leurs frères, leurs enfans & leurs époux. Elles sont toutes habillées uniformément, non pas assurément avec les raffinemens de la coquetterie ; mais avec une décence austère & une propreté qui seroit minucieuse, si jamais la propreté pouvoit l'être. Elles ont un costume à-peu-près semblable à celui qu'on voit dans les anciens tableaux flamands. Que l'art de la toilette a fait de progrès depuis qu'ils ont été composés ! en le perfectionnant, d'une manière si prodigieuse, les femmes ont-elles trouvé celui d'être meilleures, plus aimables, plus aimées & sur-tout plus respectées ?

En voyant, au milieu de leurs occupations, le calme & la satisfaction qui reposent sur le visage de ces heureux mortels, on est tenté de croire que le travail imposé comme un devoir & une peine au reste des humains, est une récompense pour eux. Pour fruits, ils en obtiennent des vêtemens meilleurs que ceux du luxe

Des logemens vastes & bons , une nourriture saine & favoureuse , & la jouissance d'un bonheur sans cesse renouvelé par l'exercice de la vertu. Sages , paisibles , ils n'ont besoin que d'eux-mêmes. Appliqués à l'agriculture & aux arts , ils sont occupés toujours , & jamais fatigués. Dans l'abondance , dans la justice & la liberté , la vie n'est point pour eux un exil , & ils ont , pour comble de félicité , la ferme espérance que Dieu les récompensera d'avoir su vivre heureux sur la terre.

Le pays qui convient le mieux aux frères Moraves , peut-être le seul qui leur convienne parfaitement , est l'Amérique septentrionale. Il leur faut beaucoup de terres contigües , peu de mélange avec les autres hommes , qui leur sont inutiles & peuvent leur nuire trop souvent , & la liberté entière de suivre des institutions si différentes de celles qui sont pratiquées universellement , puisque ces institutions sont celles , & même plus parfaites encore , que suivoient les congrégations des premiers chrétiens (1). Des

(1) Pour justifier cette assertion qui paroîtroit peut-être hardie & même fausse à des esprits inattentifs , je vais m'appuyer d'une bien grande autorité. Celle de

voisins ne leur donneroient que du trouble , qu'ils craignent ; des procès , qu'ils détestent ; des exemples , qui les affligeroient ; & la crainte d'une contagion , presque inévitable , quand les hommes sont entassés. Ce n'est pas dans la foule qu'habitent la sagesse & la paix (1).

Saint Paul , qui , dans sa première épître aux Corinthiens , leur dit :

Lors donc que vous vous assemblez , comme vous faites , ce n'est plus manger la cène du Seigneur ; car chacun se hâte de manger son souper en particulier , sans attendre les autres ; ainsi les uns n'ont rien à manger , tandis que les autres le font avec excès.

Que vous dirai-je ? vous louerai-je ? Non , certes , je ne vous en loue pas. Ep. aux Cor. v. 20, 21, 22.

J'ignore si les frères Moraves ont conservé les Agapes en usage parmi les premiers chrétiens ; mais je sais qu'il n'est aucune de leurs actions qui ne soit animée de l'esprit de charité dont Saint Paul accusoit les Corinthiens de s'écarter si fort : en communauté de tout , comment ne le feroient-ils pas de vertus ?

Convaincu que la seule Eglise Romaine a pu conserver le dépôt de la foi dans toute son intégrité , je ne m'établis pas juge de la doctrine des Frères Moraves ; mais je crois pouvoir dire , sans témérité , que de tous les chrétiens ils sont les seuls dont la conduite soit une pratique continuelle de la morale évangélique.

(1) A quelques lieues de Bethléem , sous le nom de

L'esprit se repose si doucement, l'âme est si satisfaite parmi les frères Moraves, qu'il n'est pas étonnant que je me sois oublié au milieu

Nazareth, existe un second établissement Morave. Il est en tout semblable au premier. Il est donc encore quelques points sur la terre où les hommes sont heureux & bons !

Il y a à *Nazareth* une maison d'éducation pour les jeunes garçons. Il y en vient de toutes les parties de l'Amérique septentrionale, & même des enfans sauvages, pour apprendre à y devenir hommes.

Catholique, imperturbablement persuadé, si, dans la communion romaine, il existoit une association semblable à celle des frères Moraves, j'engagerois mes enfans, mes amis les plus chers, à la voir, à la suivre, & suis convaincu qu'ils ne tarderoient pas à se pénétrer de son esprit, à faire, conjointement avec moi, tous les efforts possibles pour nous y faire agréger.

Fidèle à nos dogmes, qu'il s'élève un Zinzendorf parmi les Français, & je serai, s'il le faut, le plus humble, le plus zélé de ses disciples.

On rira, je le fais, de l'enthousiasme que cette institution m'inspire ; mais ce ne sera pas le grand homme à qui cette lettre est adressée. Eh ! que m'importe le rire & le dédain de la plupart des hommes ? Quelque part que je sois, en quelque lieu que je vive, je ne les entendrai pas.

d'eux, & que j'aie abandonné long-tems mon principal sujet. J'y reviens.

Peut être, Monsieur, me direz-vous que je tire une preuve qui n'est pas concluante de la translation des frères Moraves des marais de l'Allemagne sur les monts de la Pensylvanie, de la facilité qu'il y auroit à former de nouvelles colonies, parce qu'ils n'ont abandonné leur patrie, que par la raison qu'ils avoient une foi ferme & vive. Sans doute, ils croyoient; & c'est précisément parce qu'ils croyoient avec force, qu'ils ont voulu s'éloigner d'une multitude qu'ils regardoient comme incrédule; ou, ce qui étoit à-peu-près la même chose pour eux, comme ayant une croyance opposée, ou du moins très-différente de la leur, & sur-tout une indifférence presque entière pour les qualités morales, suite ordinaire de l'indifférence religieuse.

Pensez - vous, Monsieur, qu'au milieu des convulsions qui tourmentent & qui désorganisent la France, de cet esprit de destruction qui renverse son trône & ses autels, que, parmi la masse entièrement perverse qui forme la généralité des Français, il ne se trouveroit pas des hommes, peut-être foibles, peut-être même

coupables, mais qui n'ont pas bu dans l'affreuse coupe de l'athéisme, qui regardent l'existence d'un Dieu comme aussi certaine que leur existence, & qui sont convaincus, comme le saint homme Job, que *la sagesse est de craindre le Seigneur, & que l'intelligence est de se retirer du mal?*

Il est certain qu'il est encore beaucoup de Français véritablement Catholiques Romains, très-attachés à leur doctrine, & qu'un homme zélé pour cette doctrine, qui, d'ailleurs, auroit les qualités nécessaires, parviendrait aisément à les rassembler & à former une colonie qui, assise sur les bases solides de la piété, de la raison & des bonnes institutions morales & politiques, feroit long-tems un exemple de sagesse & de bonheur pour le reste de la terre.

Aux motifs religieux, quoi qu'on en puisse dire, très-puissans encore sur une grande quantité de personnes, combien de motifs justes, quoiqu'entièrement humains, ne se joindroient pas pour déterminer promptement une foule d'hommes sensibles & indignement outragés, à fuir un pays, où l'on semble se plaisir à cumuler, même sans besoin, pour l'œuvre abominable de la désorganisation, les atrocités les plus méprisables par l'esprit qui les produit, &

les plus absurdes , puisqu'elles ne font que dévoiler la bassesse & la fureur de ceux qui les commettent , sans être de la moindre utilité au but qu'ils se proposent ?

Parmi ces ci-devant Nobles , insultés , dépouillés , incendiés , combien ne doit-il pas s'en trouver prêts à quitter une patrie inique & ingrate qui récompense les services des pères en plongeant les enfans dans l'avilissement & la misère (1) ?

(1) Si l'on m'accusoit de penser que tous ceux qui composoient en France la classe des Nobles , sont demeurés exempts de reproches , avant & pendant la révolution , on se tromperoit grandement. Beaucoup d'entr'eux , restés très en arrière des idées dont les Montesquieu , les Rousseau , les Mably & la raison , que ces grands hommes ont fait marcher devant eux , avoient rempli les esprits , ont été trompés par leur ignorance & leurs préjugés , même sur leur intérêt personnel. Ils n'ont pas vu que , pour ne pas tout perdre , ils devoient faire le juste sacrifice des choses injustement acquises par leurs ancêtres & plus injustement encore possédées par eux. Ils ont accumulé les erreurs & les fautes. Quoique moins excessives , leurs prétentions ont été plus déraisonnables que celles de leurs pères , parce que les tems sont changés , les droits éclairés & appréciés. Pour soutenir ces prétentions , ils ont pris des moyens coupables & faux. Ils ont aliéné

Ces

Ces prêtres , ces cénobites chassés du sanctuaire , privés de leurs asyles , de leur

la Nation qu'ils devoient ménager & respecter. Ce que je dis des Nobles , à plus forte raison le dis-je des Prêtres , bien plus repréhensibles , puisque , par des raisons que l'on sent assez , les torts de ces derniers sont infiniment accrus , précisément à cause qu'ils sont Prêtres. Mais parmi ces Prêtres , parmi ces Nobles , combien ne s'en est-il pas trouvé de plus rigoureusement justes envers eux-mêmes que leurs antagonistes n'auroient osé l'être avant ces jours où tous les freins ont été rompus , où il n'est plus resté de pudeur , où l'audace n'a plus eu de bornes , où l'on n'a plus été guidé que par la plus aveugle fureur ?

Que vouloient-ils ? Le seul gouvernement convenable pour un pays très-vaste & très-peuplé. Une monarchie libre , & si bien organisée , qu'il n'y eût dans tout l'empire que les hommes vicieux qui pussent avoir des motifs de ne pas adorer leur patrie. Que proposoient-ils ? Les moyens les plus sages , les plus faciles de parvenir , autant qu'il est possible , à ce but. On peut apprécier leurs principes en relisant les écrits de Messieurs Mounier , de Lally & Malhouet. Ils tenoient la plume ; la raison , la justice , l'éloquence dictoient.

On peut aussi consulter les écrits publiés par un *club* connu sous le nom des impartiaux. Ah ! pourquoi ce *club* n'a-t-il pas obtenu l'influence qu'il méritoit par la doctrine pure qu'il professoit ?

repos , de leurs habitudes & même de la subsistance qui leur étoit assurée si justement par le sacrifice qu'ils avoient fait de leur liberté , de tous les plaisirs les plus légitimes & de leur bien propre. Dénués des ressources nécessaires pour vivre au milieu d'une société qui les repoussera par les dégoûts , les scandales & les opprobres , resteront-ils , s'ils peuvent s'en arracher , au sein de cette société qui ne les rassasiera que de mépris ?

Ces vierges qui , après avoir coulé des jours calmes dans le sein de l'innocence , dans les pratiques d'une dévotion tendre , ont vu violer leur retraite & rompre le pacte sacré qu'elles avoient fait , s'accoutumeront-elles aux tableaux de la licence , au langage de l'impiété , aux excès de la corruption , après avoir mené la vie modeste , tranquille & recueillie du cloître ?

Ces Magistrats , n'aguères peut-être environnés de trop de respect , peut-être armés de trop de puissance , peut-être justement accusés d'avoir moins combattu le despotisme par un véritable amour de la liberté , que pour s'investir eux-mêmes d'une partie de son autorité ; ces Magistrats , à qui l'on enlève leurs charges , qu'ils avoient chèrement payées , & la considération dont ils jouissoient par elles , sauront-ils dé-

cheoir avec dignité & courage , feront-ils assez grands pour soutenir leur obscurité nouvelle & pour se contenter de l'égalité ?

Ces braves Militaires qui savent tout souffrir , excepté les affronts , ne voudront-ils pas s'éloigner d'un pays qui les en accable ?

Ces Négocians , dont la révolution a détruit toutes les spéculations , renversé toutes les espérances , anéanti les fortunes , ont-ils encore quelque chose à faire au milieu d'une Nation qu'en vain la Nature a fait intelligente & riche puisqu'elle veut , dans sa démence , en ruinant elle-même son commerce , se placer au rang des peuples les plus pauvres ?

Ces artistes , qui faisoient la gloire & le charme de la France , s'obstineront-ils à y vivre lorsqu'ils cessent d'y être payés & honorés ?

Dans cette déplorable France , pour le mérite & pour la raison , on est parvenu à faire une nécessité de l'exil volontaire.

Ah ! Monsieur , dans ce nombre infini de mécontents , qui ont de si justes motifs de l'être ; puisqu'au lieu de se contenter de faire avec les lumières de la sagesse & dans les mesures de l'équité , des réformes devenues bien nécessaires , on s'est attaché à dissoudre ce bel empire , à rendre son peuple féroce , à punir , à

flétrir la modération & la vertu comme on devoit flétrir les vices, vous n'aurez d'autre embarras que celui de choisir dans la multitude qui voudra vous accompagner. Déployez vos étendards ; mais gardez-vous bien de recevoir tous ceux qui voudront s'enrôler.

Ne ferons-nous donc jamais que des livres ? Nous contenterons-nous d'amuser les loisirs, d'échauffer, de flatter les imaginations vives, douces & sensibles ; de leur donner des plaisirs suivis de regrets, en leur offrant toujours des tableaux, à la vérité, souvent enchanteurs ; mais qu'on ne voit malheureusement que dans les écrits des hommes de génie, sans espérer qu'ils se réaliseront jamais ? Nous bornerons-nous sans cesse, par de grandes & belles idées, à exciter une admiration stérile, à faire couler quelques heures délicieuses, dont il ne reste que de foibles traces, dès que le livre est fermé ?

Vous avez conçu, Monsieur, la belle pensée d'une République dirigée suivant les loix de la Nature. Vous lui donnez pour bases la raison & la piété, & vous la rendez l'association la plus nombreuse ; vous la formez de tous les malheureux de la terre (1). Avec quelques restric-

(1) Etudes de la Nature, tom. 4, p. 248.

tions , quelques modifications nécessaires , cette grande idée , Monsieur , exécutez la. J'ose vous en répondre , sous vos drapeaux , mieux encore que sous la bannière de Rousseau , se rangeront en foule les hommes de bien , lassés de l'oppression des despotes , de l'oppression , mille fois plus funeste , de l'anarchie , du spectacle de tous les crimes & de la crainte trop fondée de tous les maux.

Rassemblez , Monsieur , les débris de l'Europe , qui n'est plus ; enrichissez en l'Amérique , qui n'est pas encore , & qui ne sera peut être jamais , si cette grande occasion lui échappe ; venez , Monsieur , être le chef d'un bon peuple , acquérir des droits nouveaux & plus sacrés encore à l'éternelle reconnoissance des humains , & faire reposer sur vous les regards de la Divinité.

Je voudrois , Monsieur , que votre République fût dans une île. L'asyle de la paix , de la concorde & du bonheur ne doit point admettre ou du moins ne doit admettre que bien peu de voyageurs. Comme les vents humides du couchant , chargés d'impures vapeurs , font périr la rose , le souffle des bouches profanes est mortel pour la vertu , & détruit la félicité. Les bons n'ont besoin que d'eux-mêmes , & les

méchans ne les cherchent que pour les corrompre ou les tromper. *Tout ce qui facilite la communication entre les différentes Nations, a si bien dit Rousseau, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement* (1).

Toutes les îles fertiles & favorisées par la Nature sont occupées déjà par les Nations de l'Europe. Je ne crois pas que vous soyez tenté de mêler vos colons avec leurs anciens habitans. De nouvelles découvertes seroient longues, difficiles, peu certaines; & pour abandonner une maison en flâmes, on ne peut trop se hâter. Choisissons donc dans l'immensité du continent américain un lieu reculé, presque désert encore, au bord des grandes rivières, sur un sol riche, susceptible de variété; car rien n'est varié encore dans l'énorme étendue des forêts, propre à toutes les cultures, sous un ciel pur & dans un climat doux & sain; choisissons une terre, où nous puissions, séparés du reste des humains, vivre dans la paix & l'abon-

(1) Préface de Narcisse, note (d).

dance , dans l'exercice des tranquilles vertus & dans les liens d'une douce fraternité.

Les riches rivages de l'Amazone , que vous semblez préférer , me semblent moins propres à remplir vos vues que les rives fertiles de l'*Aieghani* & de la *Monoghahela* , jusqu'au point où se forme l'*Ohio* de leurs eaux réunies. De tous les sites des deux mondes , je ne crois pas qu'il en soit d'aussi pastoral que celui que ces deux rivières renferment. Si des bergers tels que ceux de Théocrite & de Virgile existent jamais , ce sera sûrement sur ces bords fortunés.

Les pays méridionaux , quelques avantages qu'ils aient , ont des inconvéniens que je regarde comme terribles , & qu'on ne sçauroit trop éviter. Riches avec excès en superflu , ils sont peu propres à produire le nécessaire. Ils donnent avec prodigalité les parfums exquis , les fruits délicieux , & refusent le bled & les grains les plus utiles. N'exigeant de l'homme que très-peu de travail , ils le livrent ou à la vie contemplative , ou à la volupté ; l'isolent , le rendent inactif , & ne lui font trouver de charmes que dans les illusions d'une imagination ardente , dans les plaisirs des sens , ou dans le repos. Ces pays seront peut être féconds en

poètes érotiques, en romanciers extravagans, en brames, en fakirs visionnaires & en balliades; mais c'est un sol qui n'énervé pas, qui même fortifie ses habitans sans les endurcir, comme les rudes climats du Nord, que vous devez choisir, Monsieur, pour établir votre colonie. Vous voulez que la liberté, la raison & la vertu y germent, y fleurissent, y fructifient ensemble. Ce n'est que sur une terre qui nourrira avec largesse ceux qui la cultiveront, qui les occupera toujours sans les jamais fatiguer, que vous y parviendrez.

La délicieuse contrée que je vous indique, presque neuve encore, me semble la plus digne d'attirer des hommes paisibles & modérés. Sans chaleurs excessives, sans froids extrêmes, arrosée par deux superbes rivières que borderont de riches prairies, coupée par des montagnes, des collines d'où coulent une multitude de ruisseaux, variée par des plaines, non très-vastes, mais d'une prodigieuse fertilité, & par des vallées charmantes; cette contrée, où, comme les plantes, les animaux domestiques, sans aucuns soins (car les Américains sont incapables d'en prendre) sont superbes & prospèrent au-delà des vœux, fournira à tous les besoins & même à tous les desirs raisonnables.

des hommes que vous y amenerez. Ils feront à leur gré agriculteurs , pasteurs ou commerçans ; ou plutôt leur peuplade réunira ces différentes professions. Ils tireront de leurs troupeaux & de leurs champs bien au-delà de ce qu'ils pourront employer pour leur entretien & pour leur nourriture. Ils manufactureront ce qu'ils ne consumeront pas , & l'*Ohio* donnera un débouché vaste aux matières mises en œuvre par leur industrie , & à la surabondance de leurs denrées.

Conduisez , Monsieur , à la tête de l'*Ohio* , entre l'*Aleghani* & la tranquille *Monoghahela* , seulement cinquante familles : choisissez dans ces classes qui , lorsqu'il en existoit encore en France , également éloignées des premiers rangs & des derniers , pouvoient plus aisément se préserver de la licence effrénée des uns & de la dégoûtante corruption des autres. C'est parmi les Nobles , ni très-illustres , ni très-riches , & parmi ce qu'on appelloit *les bons Bourgeois* , qu'on trouvoit les meilleures mœurs , les principes les plus sûrs , & , avec moins d'appareil & de faste , le plus de véritables vertus.

Ces familles , suivies de leurs domestiques , de cultivateurs qu'elles doivent prendre parmi les plus honnêtes habitans de la campagne , d'ar-

tisans, qu'il est bien plus nécessaire d'avoir sages que très-supérieurs dans leur métier, formeront d'abord une aggrégation de mille ou douze cents personnes, qui ne tardera pas à devenir plus considérable lorsque l'on connoîtra le sort dont elle jouira. C'est contre l'affluence de ceux qui voudront partager ce sort paisible, qu'elle aura des précautions à prendre. Quelle ame sensible, & seulement animée de passions douces, ne souhaitera pas d'habiter un coin de terre où se trouveront réunis l'abondance, l'ordre, la paix & la fraternité?

Dans ce siècle de fer, on ne fait rien sans or. D'ailleurs, pourquoi renoncer à l'aisance, aux commodités de la vie? La sagesse ne consiste pas à fuir les jouissances; mais à jouir avec modération, à supporter sans foiblesse les privations nécessaires & les peines inévitables. Il faut donc que vos colons arrivent avec ce qu'ils auront pu rassembler d'argent, qu'ils achètent des terres, non-seulement pour eux, mais aussi pour ceux qu'ils voudront unir à leur établissement, & qu'ils conviennent de ne les vendre qu'aux personnes qui seront agréées par les deux tiers des chefs de famille, assemblés en conseil pour admettre ou pour rejeter ceux qui se présenteront. Par ce moyen, cette société, qui

doit tant mettre d'importance à se préserver des effets & de la contagion des vices , s'en garantira , & ne recevra dans son sein que des personnes pénétrées des principes qui la dirigeront , animées de l'esprit qui la conduira , & enflammées par cette bienveillance générale , par cet intérêt réciproque qui , en assurant la prospérité de tous , fera la sûreté , la félicité de chacun en particulier. Quel charme éprouveroit l'homme , si , en approchant son semblable , il étoit sûr d'aborder toujours un frère & un ami !

Les biens transmis à ceux qui viendront après les premiers colons seront , avec justice , vendus plus cher qu'ils n'auront coûté , & très-légitimement les premiers acquéreurs pourront profiter du bénéfice que les ventes produiront ; mais je pense qu'ils auront la générosité d'y renoncer , & de le consacrer à faire les établissemens les plus utiles à la chose commune. Des gains ne leur seront pas nécessaires , & les belles âmes ont le continuel besoin d'exercer la bienfaisance.

Des propriétés de quinze cents acres seront plus que suffisantes pour fournir à la consommation d'une famille nombreuse & riche , & même pour lui donner un revenu considérable. On est bien opulent avec une terre inépuisable , de l'é-

conomie, une bonne administration & de l'industrie. Des cultivateurs, engagés pour quatre ans, travailleront aux défrichemens à faire encore sur ces terres, dont ils deviendront ensuite les fermiers.

Une objection se présente ; il est facile de la résoudre. Vous me direz : *Les terres étant occupées déjà, peut-être ne sera-t-il pas facile de les acquérir. On s'attache à son travail, sur-tout quand il est encouragé & si magnifiquement payé par un sol jamais las de produire.* Vous auriez raison, si les Américains ressembloient aux autres peuples ; mais il n'en est point d'aussi inconstans qu'eux, parce qu'il n'en est point d'aussi paresseux & aussi sujets à l'ennui. Ils ont le continuel besoin d'être réveillés par des objets nouveaux. Ne pouvant pas les produire, pour les trouver il faut bien qu'ils changent de places. Toujours inquiets, mal par-tout, parce que trouvant par-tout l'absolu nécessaire, & ne sçachant, ni ne voulant rien se procurer au-delà, ils ne se fixent nulle part. Depuis trente ans que les premières cultures ont été faites sur les terrains que je vous propose, leurs propriétaires ont été déjà renouvelés deux ou trois fois. D'ailleurs, les Américains, peu accoutumés à voir de l'argent,

l'aiment beaucoup, & ne lui résistent presque jamais. Peut être aussi pourroit-on les accuser, assez justement, de ressembler aux oiseaux qui craignent la lumière, & fuient dès que l'aurore paroît.

Arrivez donc, Monsieur, avec les familles qui desiront de vous avoir pour chef : foyez sûr qu'elles trouveront des possessions plus étendues que leurs desirs modérés, & meilleures qu'elles n'oseront se le promettre. Que leur premier acte de propriété soit une fête solennelle & touchante ! Vous les transporterez dans ces forêts antiques & superbes qui s'élèvent avec tant de pompe au-dessus des belles rives de l'*Aleghani* ou de la *Monoghahela*, plantées d'arbres, pour la plupart inconnus en France, d'une fraîcheur bien plus vive, d'une élévation bien plus grande, d'une verdure bien plus nuancée, d'une majesté bien plus douce & bien plus imposante que celle des arbres, si peu variés, des forêts de l'Europe, & qui joignent à l'éclat, aux formes élégantes de leurs fleurs diversifiées à l'infini, l'odeur délicieuse & pénétrante des parfums les plus exquis. Sous leurs rameaux somptueux vous ferez, Monsieur, un temple de feuillage, soutenu par des colonnes riches & brillantes des couleurs si vives, si douces, si diverses des gainiers, des tulipiers,

des cornouillers , & de toutes les espèces d'acacias.

Les arts consolateurs , qui font le charme des ames tendres & les délices des imaginations sensibles , accompagneront vos pas ; ainsi votre fête s'ouvrira par les sons d'une musique mélodieuse , attendrissante , qui pénétrera les cœurs des profonds sentimens de reconnoissance & d'amour pour le Dieu plein de bonté , qui , vous ayant enlevé de la région des tempêtes , vous aura conduit dans le séjour de la paix , d'une musique telle que l'ame du bon , du grand Rousseau l'auroit conçue & composée pour une pareille solennité , d'une musique enfin dont les accens sublimes , en élevant l'homme à la divinité , l'uniront aussi plus intimement à l'homme , en lui faisant éprouver les délicieux penchans de l'affection mutuelle & de la douce bienveillance. Oh ! Monsieur , quel prodigieux effet produira cette harmonie auguste & pathétique dans ce vaste , silencieux & magnifique sanctuaire de la nature ! Les élans de l'amour s'élèveront jusqu'aux cieux ; les étreintes de l'amitié uniront tous les cœurs. Jamais Dieu n'aura mieux été adoré : jamais les hommes ne se feront mieux aimés. Combien l'orateur qui parlera ensuite aura peu besoin d'art pour toucher ! Plus son éloquence sera

Simple , plus elle sera convenable. Que dira-t-il qui ne soit déjà senti ? Quelles émotions voudra-t-il donner qui ne soient déjà reçues ? Quelles affections cherchera-t-il à faire prendre dont on ne soit déjà pénétré ? Comme il trouvera son auditoire attendri tout disposé à participer de l'ame & du cœur , & avec les soupirs d'une piété vive & tendre , à la célébration de nos mystères ! Quelle pompe auguste & touchante ! Sur un autel de gazon , paré des fleurs les plus éclatantes & les plus nouvelles pour nos yeux , parfumé des odeurs délicieuses qu'exhalent les sassafras & les benjoins , ces divins mystères seront célébrés par de vénérables & saints pontifes avec la majesté que demandent des fonctions aussi sublimes , avec l'attendrissement de la dévotion la plus vraie. Prêtres , fidèles , hommes , femmes , enfans , tous n'auront plus qu'un sentiment , le sentiment de l'amour & de la reconnoissance ; tous n'auront plus qu'un cœur , qui sera tout à leur Dieu.

Le sacrifice achevé , des cantiques d'actions de grâces feront retentir les airs. Si les vers & la musique de ces cantiques sont simples , touchans , animés & brillans d'une joie douce & presque céleste , dignes enfin de la grande circonstance

pour laquelle ils auront été composés ; ce seront les hymnes des Anges chantés sur la terre.

Au sortir de ce temple resplendissant de la magnificence végétale , & le plus saint de l'univers , puisqu'il aura été consacré par les sentimens d'une piété vive & profonde , & par le culte d'une Religion fortement gravée dans les ames ; au sortir de ce temple vos colons se répandront dans des saies de verdure & de fleurs , où ils trouveront des tables abondamment couvertes des productions excellentes du pays qu'ils seront venus habiter. Autour de ces tables se rangeront indifféremment les hommes , les femmes , les cultivateurs , les propriétaires , les prêtres & les artisans. Ils ne manqueront pas de mêler des Indiens parmi eux :

*Les hommes sont égaux. Ce n'est pas la naissance ;
C'est la seule vertu qui fait la différence.*

Si cette maxime ne peut pas être rigoureusement mise en pratique dans aucune société civile ; puisque les autorités , les emplois & les rangs sont nécessaires pour y maintenir l'ordre & la paix , pour en assurer la durée & le bonheur , du moins peut-elle & doit-elle être suivie dans ces occasions solennelles , où l'allégresse , l'amour ,
la

la conscience de sa félicité, rassemblent un peuple très-peu nombreux, riche de tous les biens de la terre, & heureux de ses vertus.

Quel simple & magnifique banquet ! Sous des rameaux chargés de touffes de fleurs superbes, au milieu des plantes aromatiques & suaves, sur des gazons qui rassemblent les plus tendres & les plus vives couleurs toujours rafraîchies, & par les rosées abondantes, & par les eaux limpides des petits ruisseaux, seront servies les viandes succulentes des troupeaux nourris dans les gras pâturages de la nature (1). Le gibier, qui pâit encore sans crainte dans ses forêts (2); ces oi-

(1) Les fermiers américains, qui ne prennent pas la peine de se loger eux-mêmes, s'inquiètent encore moins de leurs animaux. Dans les hivers les plus rigoureux, quand la terre est couverte de neige, ils les laissent exposés à toute l'âpreté du froid, & à peine leur donnent-ils quelque nourriture mauvaise & en petite quantité; cependant leur bétail prospère. Leurs bœufs, leurs vaches, leurs moutons sont d'une grande beauté. Les vaches donnent de pleins seaux de lait, d'une excellente qualité. La chair des cochons est très-bonne, & la reproduction de ces animaux est prodigieuse. Leurs poules, leurs oies, leurs canards, ne sont pas mieux soignés, & cependant ils ont des œufs & de la volaille en immense quantité.

(2) Les cerfs & les chevreuils sont très-communs

seaux dont les Jésuites , qui ne se lassoient jamais de faire du bien , ont enrichi l'Europe , & qui , sauvages dans les bois de l'Amérique , sont d'un goût bien plus fin , d'une chair bien plus délicate , d'une grosseur bien plus considérable que dans les basses-cours , où on les élève avec tant de soins & de peines (1) ; d'écureuils qu'on a raison de détruire & de manger (2) ; de pigeons , dont les bandes semblent des nuages qui voilent le soleil ; de faisans , de perdrix , aussi communs dans cette contrée , qu'ils sont devenus rares en Europe ; de poissons énormes , très-variés , & la plupart délicieux (3).

dans cette partie de l'Amérique ; cependant les hommes , en défrichant , commencent à les éloigner.

(1) Les dindons sont par troupeaux sur les rives de l'*Aleghani*, de la *Monoghahela* & de l'*Ohio*. Ils sont très-peu farouches. Souvent ils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres.

(2) Les écureuils , par leur nombre & par leur voracité , sont un très-grand fléau. En fort peu de tems , ils détruisent une énorme quantité de graines , sur-tout de maïs. Ce sont de jolis animaux qu'on apprivoise aisément.

(3) L'*Aleghani*, la *Monoghahela* & l'*Ohio* abondent en poissons de presque toutes les espèces. Il en est de monstrueux par leur grosseur , comme les pois-

Le règne végétal , si riche dans cette contrée , fournira aussi avec magnificence des alimens à ce

sons chats , les buffalos , les esturgeons , les perches & les brochets. Il est ordinaire de prendre des poissons qui pèsent de cinquante à soixante livres , mais non pas de quatre-vingt à cent , & même au-delà , comme le dit M. de Crevecœur. Ceux qui ont ajouté foi à cet écrivain exagérateur ont été complètement trompés. Comme ces peintres qui ne pouvoient pas peindre Hélène belle , la peignoient riche & fardée , M. de Crevecœur ne sachant pas rendre la Nature telle qu'elle s'offroit à ses yeux , sublime , magnifique & souvent enchanteresse , il en a fait des tableaux gigantesques ; cela étoit plus aisé.

Il seroit injuste , après ces critiques fondées , de ne pas rendre hommage à deux morceaux charmans qui se trouvent dans les Lettres d'un Cultivateur Américain. L'un est intitulé : *La Vigne & le Sassafras* ; & l'autre : *Anecdote d'un chien sauvage*. Les Anciens n'ont rien écrit de plus aimable & de plus touchant. Le style simple & pur de ces deux morceaux , pleins d'un véritable intérêt , est digne de la plume de Gesner , & forme un étonnant contraste avec le ton emphatique , néologique , boursoufflé , le faux enthousiasme , le froid véritable du reste de l'ouvrage.

Les riverains de ces trois rivières si poissonneuses , n'ont pas même encore de filets. Ils se contentent de lignes dormantes , dont les poissons mangent les amorces , emportent les hameçons & vont périr pour de-

repas. Le pain sera de la pure farine du froment, que l'agriculture Française perfectionnera beaucoup encore (1). Les patates nourrissantes, les

venir la proie d'autres poissons voraces qui ont presque tout le profit de la pêche de ces apathiques & imprévoyans Américains. Le ciel, la terre & les eaux semblent à l'envi vouloir les combler de biens; la peine de se baisser pour recueillir est trop forte pour eux. Ce peuple est fait pour allier les contrastes. Il est indolent & cupide; observateur minucieux de la discipline religieuse qu'il s'est imposée, il est indifférent sur le dogme, & très-peu scrupuleux sur la morale; l'homme qui n'ose pas fredonner un air le Dimanche dans sa chambre, prêter son argent au soixante pour cent d'intérêt.

(1) Les farines du pays d'Aleghani sont superbes, quand elles sont fabriquées dans de bons moulins. Elles s'exportent avec un très-grand avantage à la Nouvelle-Orléans. Elles soutiendroient la concurrence avec les belles farines de Bordeaux, si, comme les Bordelois, les Américains doubloient leurs barriques de papier, &, par ce moyen, préservoient leur marchandise du contact de l'air & de l'humidité; mais cette précaution leur deviendrait difficile ou très-coûteuse. Je ne sache pas qu'ils aient de papeteries chez eux. Ils sont encore plus que les Portugais tributaires de l'industrie angloise. Si les Américains sçavoient & vouloient profiter de la révolution de la France, quel pays seroit aussi florissant que le leur?

choux énormes, les gâteaux de maïs, tous les légumes, les fruits savoureux, toutes les plantes édules (2), feront servis avec autant de prodig-

(1) *Édule*, bon à manger. Ce mot, comme l'observe Rousseau, est du nombre de ceux qu'il est à désirer qu'on fasse passer du latin dans la langue universelle de la Botanique.

Nuls lieux ne sont aussi pourvus de plantes édules que la contrée d'où j'écris. On y trouve les topinambours, dont les racines, en forme de poires, ont un goût semblable à celui des fonds d'artichaux. Le cresson Alenois, dont l'estimable auteur du Cours d'Agriculture dit qu'on ignore le pays natal, est en celui-ci l'herbe la plus commune dans les terrains sablonneux. Ces mêmes terrains sont tapissés de pourpier. Le cerfeuil ordinaire, le musqué & l'oseille se trouvent fréquemment dans les lieux un peu humides. Une plante bien précieuse par la suavité de son fruit, c'est la pomme de miel. Cette plante, singulièrement multipliée, s'élève sur une seule tige à cinq à six pouces de hauteur. Ses feuilles, divisées en cinq sections, ressemblent à celles du platane, mais leur verd est plus foncé. Ses fleurs, blanches & monopétales, sont comme celles du liseron des haies. Il leur succède un fruit un peu plus gros, mais de la forme & de la couleur des figues nommées *Marseilloises*. Ils en ont aussi le goût; mais combiné avec celui des très-bonnes prunes. Je crois que Miller, dans son excellent Dictionnaire du Jardinier décrit la pomme de miel.

galité qu'en montre le sol neuf, vigoureux & trop énergique qui les produit. Ils feront des échantillons des biens que vos colons devront se promettre. La bière rafraîchissante, le cidre pétillant comme le vin de Champagne, doux & piquant comme celui d'Arbois, leur sera versé avec profusion. La profusion sied bien dans les jours de la vive & véritable allégresse. Le faste peut s'allier avec l'économie. La joie véhémence & pure ne la connoît pas. Elle est riche, & s'accroît encore du partage & de la communauté de tous les biens. Quelle gaîté franche animera cette assemblée ! Le sourire sera sur toutes les

Mais sans livres, je ne puis l'affurer, & sans science, je ne puis moi-même décrire sûrement. Je ne m'attacherai pas à donner la liste de toutes les plantes édules qui croissent dans cette contrée. Le nombre en est infini. Le prunier y est indigène, & donne de petites prunes comme les mirabelles, d'un violet tendre, mêlé de couleur de rose. Elles sont bonnes, quoiqu'avec un léger goût d'amertume. Sans soins, les pêchers se sont multipliés à un tel point autour des Américains, qu'ils ne recueillent que la moindre partie de leurs fruits. Leurs porcs les dévorent ; cependant ces pêches sont très-bonnes, quoique la greffe ne les ait pas perfectionnées. On en fait de l'eau-de-vie excellente ; mais en petite quantité.

lèvres, le plaisir brillera dans tous les yeux ; l'émotion & la tendresse feront dans tous les cœurs. Les bons Indiens sentiront qu'il leur est arrivé des amis , & comme ils appellent les Français, véritablement des pères, ils leur feront mille caresses vraies & naïves , & s'abandonneront au penchant qu'ils ont toujours eu pour une nation gaye , juste , sensible , & qui fait honorer l'homme sous quelques formes & sous quelques couleurs qu'il paroisse (1). Peut-être un jour , quand leur raison sera formée , penseront-ils que les vrais en-

(1) Il est aisé de voir que cet éloge de la Nation Française seroit une dérision ou plate ou cruelle, s'il étoit adressé aux Français d'aujourd'hui. Ce sont leurs pères, ce sont les Français que l'auteur a vus dans sa jeunesse, qu'il loue par habitude, par sentiment, par le souvenir de ce qu'ils ont été. Peuple, n'aguères encore si doux, si aimable, si plein d'honneur, qu'êtes-vous devenu ? Avec vos vertus, vous avez tout perdu. Combien sont coupables les misérables qui, depuis quarante ans, sous prétexte de vous éclairer, ont fait une ligue pour vous pervertir ! Les présens qu'ils vous ont faits ressemblent à ceux du démon à vos premiers parens. Avec de fausses lumières, ils vous ont donné les vices que vous n'auriez jamais eus sans eux, & les maux dont vous sembliez devoir toujours être garantis : l'anarchie, le désordre, l'opprobre & la misère.

fans de la nature ne sont pas ces hordes errantes, dont la vie est plus semblable à celle des animaux qu'elles pourchassent pour en dévorer la chair, & pour en échanger les peaux contre des boissons ardentes & funestes, qu'à la vie que doivent mener des créatures faites pour cultiver, embellir la terre & y commander. Ils reconnoîtront, dis je, que les vrais enfans de la nature sont ceux dont les ames en ont gardé la divine empreinte, qui suivent imperturbablement ses lois, qui ont conservé la moralité qu'elle leur imprima, & qui, par la perfectibilité dont, entre tous les animaux, elle les a rendus seuls capables, tendent toujours à s'élever par la connoissance & la pratique du bien vers l'être qui en est l'éternelle & intarissable source.

Le temps qui se traîne si lentement, & fait trouver si longs les repas dans les sociétés qui ne sont que vicieuses & opulentes, où la gourmandise des convives & le sot orgueil d'Amphytrion sont seuls flattés; ou, malgré les efforts, & même à cause des efforts, l'esprit est rarement satisfait, & le cœur ne l'est jamais, le temps coulera, comme une source rapide & pure au milieu des fleurs, dans ces heures d'allégresse, où le bonheur d'être ensemble réunira un peuple de frères par des repas sans pompe, sans appareil, joyeux, abon-

dans, animés par la bienveillance générale, & par le sentiment de la bonne conscience, mère du véritable contentement. A leur issue, comme le pratique une société bien connue après ses banquets fraternels, je voudrois que vos collèges formassent une chaîne d'union, & qu'ils prononçassent, dans l'effusion de l'ame, le serment de s'aimer d'une amitié sincère, active, inaltérable & sans cesse renaissante, pour s'accroître toujours (1).

Pourroit-on l'oublier, cette jeunesse aimable, pour laquelle sans danses il n'est point de fêtes complètes ? Vous lui prodiguerez, Monsieur, les plaisirs innocens pour la détourner de tous ceux qui ne le sont pas.

Quel tableau neuf & vraiment enchanteur !
Sous l'épais ombrage des énormes mérisiers &

(1) Depuis que le monde est créé, les bonnes institutions sont parmi les hommes. Celle que j'indique a produit & pourroit produire encore les plus grandes choses. Elle a long-tems conservé & peut-être conserve-t-elle encore de précieux dépôts de lumières. Elle a été, &, si on le vouloit, elle seroit toujours un foyer de vertus ; mais les hommes négligent tout, ne conservent rien, & les plus sages d'entr'eux ne songent seulement pas à rassembler des débris dans le commun naufrage.

des platanes (1), aux airs peu connus dans ces contrées de la musique d'Europe, les jeunes

(1) Parmi la multitude des beaux arbres de l'Amérique septentrionale, il en est peu qui le soient plus que les merisiers. Ils s'élèvent à une très-grande hauteur, ont jusqu'à trente-cinq pieds de circonférence. Leur bois est dur & communément sain. Les planches qu'on en tire sont très-propres à faire des boiseries & des meubles superbes. Leur couleur est celle des roses sèches. Elles prennent un poli très-beau & très-luisant. Ces arbres, ainsi que les sassafras, les benjoins, les chênes rouges, les noyers noirs, les tulipiers, les cèdres, les papas, les érables à sucre, & tant d'autres espèces charmantes ou utiles, se naturaliseroient aisément en France, même dans les provinces septentrionales. Les hivers, moins longs, à la vérité, dans cette partie de l'Amérique que dans les environs de Paris, y sont bien aussi vifs.

Je pense que les bonnes gens doivent abandonner la France dans ces tems où elle se plaît dans ses défordres & ses malheurs; mais je pense aussi que, forcés par leur sensibilité & par leurs principes à s'éloigner d'elle, ils doivent lui conserver un tendre & douloureux souvenir, & chercher à lui faire partager tous les biens qu'ils auront trouvé dans un monde plus paisible. Peut-être fera-t-elle renaître le calme dans son sein, & alors les enfans qu'elle éloigna, par ses injustices & par ses fureurs, retourneront lui porter l'hommage de leur amour, chargés de richesses végétales qui répandront de nouvelles beautés sur ses

gens des deux sèxes , Français & Indiens , formeront des danfes légères , vives , charmantes par leur nouveauté , & sur-tout par la bonne intelligence , la joie naïve , la douce innocence & les touchantes careffes que se feront les danseurs , prémices heureux de l'amitié qui s'établira entre vos colons & les bons Indiens.

Philosophes froids & defféchans , si vous pouviez jouir d'un pareil spectacle , & sentir , malgré vous , vos yeux se mouiller de douces larmes , vous conviendriez que les ames qui se rapprochent , qui se confondent , qu'un même sentiment unit & enflamme , qui s'élèvent de concert à leur Dieu , que la Religion épure , que la charité embrâse , & que les plaisirs innocens , plus doux , plus vrais que tous les autres , touchent & récompensent , sont plus heureuses que celles que vos systêmes éteignent , isolent & rendent insensibles à tout , hormis à l'intérêt personnel. Adorons , aimons , nous aurons l'avant-goût de la félicité céleste. Le paradis seroit d'avance dans les cœurs droits , bons & tendres , s'ils étoient réunis dans un même coin du monde.

Sûrement vous ne laisserez point perdre la

campagnes , & donneront de nouvelles jouissances à ses habitans. *Amen.*

mémoire d'une journée si bien remplie de tout ce qui peut donner à des hommes vertueux & sensibles l'assurance de leur félicité. Vous en conserverez le souvenir par un perpétuel anniversaire. Quelle fête que celle qui, revenant chaque année, fera toujours un retour de joie, où chacun sentira avec délices, & dira avec vérité : *Je suis heureux, & tous ceux qui sont ici rassemblés, sont heureux comme moi !*

Avec de trop puissans motifs d'abandonner leur patrie, des familles vertueuses réunies par leurs principes, par leurs sentimens & par leur choix, qui, par amour pour la paix, par attachement pour leur culte, par envie de préserver leurs mœurs, & celles de leurs descendans de l'exemple & de la force de l'impulsion qui ne pourroit que trop les entraîner, auront renoncé aux longues habitudes, à leurs fortunes, à leurs amis, à leurs parens, à leur patrie, à tout enfin pour chercher un asyle où elles puissent être heureuses & pures en liberté, prendront le seul moyen d'assurer à leur association une longue durée de calme & de bonheur. Elles remonteront, autant qu'il sera possible à l'état de la nature, qui n'est pas, quoi qu'on ait pu dire, la vie sauvage, qui n'est qu'une dégénération; mais l'état où l'homme est sorti de la main du Créateur, &

où il a été instruit par Dieu même. Elles se diviseront & se répandront dans les vastes campagnes qu'elles auront acquises. Elles formeront, comme les Suisses, des habitations éparées, mais assez rapprochées pour se procurer des secours mutuels & les douceurs de la société.

Malgré le préjugé très-faux qui a voulu établir qu'il faut beaucoup d'hommes à peu de terres, vous donnerez, Monsieur, beaucoup de terres à peu d'hommes. C'est le moyen de leur faire mener à-la-fois la vie pastorale & agricole, d'établir entr'eux des rapports continuels de services réciproques, d'entretenir parmi eux l'habitude de s'entre-secourir, & la nécessité si douce de s'entr'aimer. Ils auront la richesse, la simplicité, les mœurs des patriarches, les seuls, entre tous les hommes, qui aient connu le bonheur sur la terre. Si j'avois pu choisir ma destinée, c'est celle d'Abraham ou de Booz que j'aurois préférée.

Ah ! Monsieur, je le vois, parce que je l'ai connu, parce que j'en jouis encore ; je le vois ce moment où chaque famille prendra possession de la terre qui lui sera tombée en partage. Une forte admiration, une sorte d'extase sera son premier sentiment. L'imagination sera comme accablée de la grandeur du spectacle ; la nouveauté, la majesté, l'immensité, le repos ; mais au repos le

mouvement & l'activité succéderont. La hache frappera & abattra les énormes & vieux enfans de la terre. Leurs branches seront dévorées par les flammes ; leurs troncs élevés les uns au-dessus des autres , formeront des murs , & un impénétrable abri sera bientôt préparé. Quelle sensation forte & délicieuse est celle que l'homme éprouve lorsque , pour la première fois , il pose sa main sur un sol , vierge encore , & lui imprime le sceau de sa puissance ! L'espace naît , la vue s'étend , de magnifiques paysages sont créés. Un atôme est véritablement le roi , le dominateur de la nature. Les progrès sont rapides ; peu de tems suffit pour défricher une grande étendue de terrain. Les travaux du printemps sont déjà récompensés dans l'automne. Après avoir vu verdir , croître avec vigueur les grains confiés à ce terrain riche & profond , on ne tarde pas à recueillir les amples moissons qu'il étale. Aux soins que les défrichemens , la culture & les récoltes exigent , se joignent d'autres soins. Il faut des habitations pour la famille , pour les cultivateurs , & les nombreux troupeaux qui abrègent les travaux & augmentent les richesses : soit en bois , soit en briques , les maisons s'élèvent avec rapidité. Les déserts ne sont plus. Quatre ou cinq mois écoulés , & à la place des forêts abattues , sont

des sites riens , mêlés de champs & de prairies ,
& ornés de jolies demeures.

Ne croyez pas , Monsieur , qu'entraîné par le plaisir d'imaginer & de peindre , je me serve de la plume comme on se sert du sifflet à l'Opéra pour faire paroître , en un clin-d'œil , de nouvelles décorations. Rien n'est plus rigoureusement vrai que tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Il faut moins d'un an pour être bien établi , pour avoir l'abondance de tout le nécessaire , & même les principales commodités. Cependant les murailles ne s'élèvent plus au son de la lyre ; aussi vous sentez à merveille que je suppose que chaque chef de famille à sa suite aura , non un grand nombre de cultivateurs & d'ouvriers , mais assez pour accélérer les ouvrages , & rendre la jouissance prompte. Dans quatre à cinq mois , douze hommes , sur-tout s'ils sont Allemands ou François , auront assez cultivé pour que la récolte de maïs , de patates , de navets , & de légumes de toutes les espèces suffise à la consommation de trente personnes , & à la nourriture du bétail pendant la froide saison. Avec l'assistance des voisins , il ne leur faudra que peu de jours pour élever des habitations assez bonnes pour qu'on puisse en attendre patiemment de plus vastes , & tous les logemens pour les cultivateurs & pour

les animaux ne tarderont pas à être construits. L'hiver viendra , & l'on bravera gaiement ses rigueurs avec des maisons chaudes & suffisantes ; riche de toutes les denrées nécessaires , entouré de bétail de la plus grande beauté , avec des volailles de toutes les espèces , environné de gibier de toutes les sorte , disposant , pour ainsi-dire , des plus excellens poissons. Dès la première année , on commencera à jouir d'une aisance fort au dessus de ses espérances : sous ces modestes toits , où rien d'essentiel ne manquera , la paix sera toujours , & avec elle la gaîté , son inséparable compagne. La vie unie & calme des Suisses , leurs occupations intéressantes & faciles , leurs mœurs franches & honnêtes dans un climat bien plus favorable que le leur , sur un sol bien plus fécond , au milieu de toutes les richesses de la nature , feront trouver à vos colons le bonheur imaginaire de Tempé dans les forêts de l'Amérique. Animé du desir du bien commun , chacun s'occupera d'ouvrages utiles à tous ; sans l'avoir appris , on saura un ou plusieurs métiers. Non distrait par les faux plaisirs , dans la retraite on est inventif. On est tout surpris de se trouver une adresse qu'on ne se soupçonnoit pas. Les hommes manieront le rabot , feront mouvoir le tour , & chaque jour sortira de leurs mains quel-
que

que meuble agréable & commode. Les femmes ne feront pas oisives; leur pinceau, leur aiguille, orneront la demeure. Leurs soins y feront regner l'ordre & varieront le plaisir. Des livres vraiment bons, ni pédantesques, ni frivoles, abrègeront les longues soirées, & quelquefois les accens de la musique les rempliront de charmes; mais tandis que les maîtres seront si doucement occupés, les cultivateurs ne resteront pas en repos: ils abattront des arbres, feront de nouveaux défrichemens, étendront le domaine, & pour l'année suivante doubleront la richesse. Bien traités, bien vêtus, bien chauffés, bien nourris: en se rappelant la misère qui les chassa d'Europe, ils béniront le sort qui les attira en Amérique. Bien présent, assurance d'un avenir encore meilleur, que voudroient-ils de plus?

Dans ces fortunés asyles, avec quelle joie seront reçus les voisins & les amis! Avec quel innocent orgueil on leur montrera les progrès de la plantation nouvelle! *On ne leur fera pas grace d'une huitre.* Mais ils aimeront à retrouver chez leurs voisins, chez leurs amis, la même prospérité qui sera chez eux. Ils prendront & donneront des connoissances. Heureuse position où, pour son propre bonheur, on doit tâcher d'augmenter le bonheur des autres! Quelle

gaité franche & douce animera les repas , un peu longs , mais charmans de l'hiver ! La chère en sera simple , bonne & saine , précisément telle qu'il la faut pour des gens qui aiment à bien vivre , sont un peu sensuels & point gourmands. Quelles conversations aimables rempliront les veillées ! Les souvenirs , la comparaison du passé au présent , les projets pour l'avenir ne laisseront jamais languir les entretiens ; les intérêts les plus touchans les soutiendront toujours. Quel calme auront des nuits après des jours si tranquilles !

Sous les yeux des vertueux parens naîtront les tendres & purs amours des enfans. Bientôt de fortunés mariages étendront les liens des familles & en resserreront les nœuds.

Les hivers ainsi passés ne seront pas pénibles ; cependant ce sera avec transport & dans le rajeunissement de l'ame que l'on saluera le printemps. Les travaux se reprendront avec une ardeur nouvelle : chaque année en hâtera les progrès , & il en faudra peu pour que la plantation , avec des bâtimens vastes , des prairies riantes , des champs féconds , des jardins abondans & propres , des vergers délicieux , couverte & parée de toutes les richesses de la terre , soit à sa perfection. Cette vie , à la vérité , sera la plus simple , mais

aussi la plus douce & la plus sage qu'on puisse mener. Comme la fin sera tranquille !

Après avoir placé vos colons sur des plantations riches & charmantes ; après avoir mis chaque famille au milieu d'un paradis terrestre , votre ouvrage , Monsieur , ne sera pas encore fini. Vous voudrez , par des rapports aussi agréables qu'utiles , entretenir toujours le même esprit , toujours la même intimité dans votre Colonie. Vous voudrez qu'elle conserve , non pas tous les usages , mais tous les bons usages Français ; que les lettres , les sciences & les arts ne lui deviennent pas étrangers ; que les mœurs ne s'altèrent ni ne se défigurent , & que la Religion soit à jamais préservée (1). Pour parvenir à ce but ,

(1) Dans ce siècle , qui se nomme philosophe & qui donne de si affreuses preuves de sa philosophie , j'aurai le courage de dire , non pas qu'il faut enchaîner l'opinion en matière de religion , ce qui seroit également absurde & injuste ; mais qu'il est sage , prudent , convenable d'éviter , autant qu'il est possible , le mélange des sectes , qui ne peut avoir d'avantage pour aucune d'elles , & qui , pour toutes , abonde en inconvéniens. Ce mélange , si l'esprit religieux est accompagné de véhémence & de zèle , produit des rivalités , des jalousies , des haines , qui bientôt occasionnent des divisions , des querelles & amènent d'é-

vous aurez un moyen plus facile. Quoique , depuis Babylone & Ninive , les villes aient

pouvantables suites ; à cet esprit , si le zèle & la véhémence ne sont pas joints , au milieu d'une grande diversité de cultes & d'opinions , l'homme devient incertain , sent chaque jour s'affoiblir , s'ébranler ses motifs de crédibilité , se borne à des principes qu'il se fait lui-même , dont il est le seul juge , qu'il étend , resserre , modifie à son gré , & tombe enfin dans une indifférence qui bientôt dégénère en athéisme , sinon de théorie avouée , au moins de pratique. (Dans l'Amérique septentrionale , l'observation fait aisément appercevoir cette vérité.) Si cet homme est de la dernière classe du peuple , dépourvu de lumières , peu capable de raisonnement , à quel degré d'immoralité ne parviendra-t-il pas ? Les habitans des frontières des Etats-unis , épars dans les montagnes , presque sans communications les uns avec les autres , montrent à quels excès peuvent se porter des créatures humaines devenues étrangères à toute doctrine , & dans quelle dégradation elles peuvent s'abymer.

Plus isolés que les sauvages , qui vivent en peuplades , chaque famille de ces habitans est seule , sans industrie , sans mœurs & presque sans vêtemens. Les animaux sont moins dépourvus de ressources qu'eux. Quand les produits incertains de la chasse leur manquent , quelques patates bouillies , qu'ils mangent sans sel , soutiennent leur misérable existence. Dans leurs maladies , ils sont absolument sans secours. Dans une hute , seulement formée de troncs d'arbres , gros-

presque toutes été des foyers & des masses de corruption , cependant , Monsieur , vous en bâtirez une que vous ferez préserver du luxe , de la misère , des viles passions & des vices des autres cités. Vous la placerez au centre de votre Colonie , sur le bord de l'une des deux rivières.

fièrement placés les uns sur les autres , & à peine couverte d'écorces , on a vu un moribond entre les bras d'une jeune femme qui cherchoit à lui ouvrir la veine avec des ciseaux , espérant le ramener à la vie. Où la misère est-elle à un pareil degré ?

Livrés à eux-mêmes , sans voisins , sans assistances , sans consolations , le sort de ces habitans est le plus affreux que je connoisse. La pauvreté la plus excessive des Européens est de l'aisance en comparaison de la leur. Aucun établissement secourable n'existe pour eux. Un fusil est toute leur richesse. Ils vivent de proies comme les vautours & les loups , & comme ces animaux , ils éprouvent souvent les horreurs de la faim. Dans leurs maladies , ils restent dans le plus entier abandon. Jamais un Médecin ne les visita , jamais un Ministre de la Religion ne les consola ; jamais la charité n'adoucit leurs peines , & ne tenta de les soulager. Les seuls hommes qu'ils voyent sont quelques voyageurs forcés , dans ces déserts , de s'arrêter dans leurs cabanes où ils attendent impatiemment le jour , pressés de s'éloigner du spectacle de l'excès de la dégradation & de la misère où des hommes peuvent tomber.

Une place vaste, en forme de croissant, suffira peut-être à son étendue. Dans le fond, un temple majestueux s'élèvera. A ses côtés seront construites les demeures modestes & propres des ministres du culte. Vis à-vis l'un de l'autre, au milieu de chacun des côtés du croissant, l'on pourra placer deux bâtimens; l'un, pour être le palais de la justice, l'autre, pour tenir les assemblées nécessaires, & pour former des magasins. La place sera terminée par un collège, & par une maison d'éducation pour les filles. Au milieu on érigera une colonne, d'où jaillira une fontaine, & sur laquelle les noms des premiers colons seront gravés, & une inscription noble, simple, touchante, qui instruira leur postérité des motifs de leur émigration⁽¹⁾. Le reste de l'espace sera rempli par les maisons sans faste, sans décoration; mais riantes, agréables & même élégantes des particuliers. Toutes devront avoir des jardins.

(1) L'inscription suivante avoit été adoptée par une société prête à former une ville près des bords du Scioto. Elle commenceroit à exister déjà, si la Compagnie qui a vendu les terres avoit pris les mesures nécessaires pour les livrer. Mais cette Compagnie n'a rempli aucuns de ses engagemens, & laisse les malheureux acquéreurs dans l'Amérique inhospitalière. En lisant cette inscription, on verra que je ne la

Autant il est sage de ne pas porter dans les champs

transcrit pas par amour-propre ; mais parce qu'elle exprime les sentimens que j'ai éprouvé.

DE VRAIS FRANÇAIS,
 Par patriotisme ont abandonné leur patrie.
 Ils n'ont pu soutenir le spectacle des maux,
 Des maux sans mesure & sans nombre
 Où la plonge une affreuse anarchie.
 En fuyant,
 Ils ont gémi sur les ruines
 Du plus bel empire du monde,
 Déchiré par ses propres mains.
 Ils ont mouillé son rivage de larmes.
 Ils sont venus à ces lieux,
 Que nul homme n'avoit habités,
 Demander une patrie nouvelle.
 Ils sont venus avec des cœurs bons & sensibles,
 Dans l'intention
 De pratiquer les douces vertus,
 Et pour y jouir
 De la paix de la liberté véritable
 Et des charmes de la fraternité,
 Y vivre dans la simplicité primitive,
 Et y recueillir,
 En se livrant à un travail actif & modéré,
 Tous les dons de l'agriculture.
 L'Éternel les regardera.
 Ils sont arrivés le
 Leurs noms sont inscrits
 Sur les autres faces de cette colonne.

le tableau des villes , autant il est raisonnable de retracer dans les villes les images des champs.

Vous voudrez , Monsieur , avec grande raison , toute la modestie possible pour les demeures des particuliers ; mais vous voudrez aussi de la grandeur , même quelque pompe dans les édifices publics. Il est beau d'être également fier de sa propre simplicité & de la magnificence publique. Ou je me trompe , ou Socrate & Rousseau auroient ainsi pensé.

Non dans l'enceinte , mais à peu de distance ; & toujours au bord des eaux , un hospice de charité s'établira , non pour des nécessaires , qui n'existeront jamais parmi des hommes dont l'humanité sera le premier sentiment , mais pour les malades qui auront besoin d'être plus à portée , qu'ils ne feroient dans leurs propres familles , des secours. Heureux , Monsieur , si cet établissement est confié aux pieuses filles du héros de l'humanité , au divin Vincent de Paule. Elles existent en grand nombre dans le Canada ; & , comme en France , elles y font les modèles des secourables vertus que la Religion inspire.

Quand ils n'amènent pas la mollesse ; quand ils n'allument pas la cupidité , les arts & le commerce sont des sources fécondes de commodités & de jouissances , que la douce sagesse n'interdit

pas, que même elle autorise, & de jouissances sans dangers. Je pense donc, Monsieur, que vous favoriserez les uns, & que vous établirez l'autre; mais en les renfermant dans des bornes qui ne leur permettent pas d'attirer le luxe, & même d'éveiller les fantaisies. Une sûre manière de réussir dans cette double vue, c'est d'avoir des manufactures seulement employées à mettre en œuvre les matières produites par le pays. Elles ne resteront pas oisives. Je crois donc que vous vous contenterez d'abord de faire fabriquer des draps, des toiles, des chapeaux, préparer les cuirs, & donner de la valeur à d'autres objets que la main de l'homme rendra précieux. Cependant, en formant ces établissemens, il sera peut-être un inconvénient à prévoir & nécessaire à parer. C'est bien moins une république riche qu'une république heureuse & sage que vous voudrez instituer.

Aucun législateur n'a su réunir aux avantages du commerce la conservation des mœurs, la pureté des principes & l'énergie des vertus. Dans les grands Empires il seroit chimérique de le tenter; mais sur un sol neuf, dans une association nouvelle, peu nombreuse & formée avec un choix scrupuleux, non-seulement cela me paroît possible, mais facile à exécuter. J'ose, Mon-

sieur, vous soumettre mes vues : c'est à vous à les apprécier.

Cinquante familles de propriétaires, cent tout au plus, ce nombre est préférable, un plus grand ne pourroit que nuire, composeront tout votre Etat (1). Qu'elles soient toutes associées, elles feront ensemble les entreprises du commerce, que les risques invraisemblables, que les profits presqu'évidens & très-considérables entre elles soient communs. Elles nommeront douze Administrateurs, dont un quart sera renouvelé tous les ans. Une avance de mille écus par chacune d'elles, si elles sont au nombre de cent, &

(1) Quelque amour qu'ils aient pour la démocratie, on ne croira pas qu'il puisse entrer dans la tête d'hommes qui se sont réunis par convenance, par goût, par conformité de principes & par choix, d'associer à leur administration, de lier à leurs intérêts des hommes qu'au moins l'extrême différence d'éducation empêche d'être leurs égaux. A ces hommes, salariés par eux, ils devront des soins, de la protection, le prix abondant de leur travail, de la douceur, de l'indulgence & de la bonté. Rien au-delà. Il seroit absurde que les fermiers & les artisans eussent les mêmes droits que les propriétaires, ne pouvant pas contribuer comme eux ni en argent, ni en lumières, & n'ayant pas les mêmes intérêts.

de deux mille, si elles ne sont que cinquante, fera bien plus que suffisante pour fournir, avec largesse, aux frais de l'établissement. En quatre ans on pourroit l'élever à cinquante-deux métiers occupés par cinquante-deux familles. Sans aucune exception, il faudroit toutes les tirer de France. La première année on en feroit venir treize. Deux seroient employées à la fabrique des chapeaux, cinq à celle des toiles, & les six autres à fabriquer des draps. La seconde année, le même nombre de familles, & avec la même destination, viendroient se réunir aux premières; la troisième, il en arriveroit autant; à la quatrième enfin, le nombre des cinquante-deux familles seroit complet. La chapellerie en occuperoit huit, la fabrication des toiles vingt, & celles des draps vingt-quatre. Elles contracteroient des engagements de quatre ans, & chaque année le quart d'entr'elles seroit renouvelé. En France, un correspondant intelligent & sûr, qui, sur-tout, entrera parfaitement dans les vues de la Colonie, fera le choix des ouvriers, réglera les conditions avec eux, & les fera parvenir à un port Américain, d'où un autre correspondant les enverra au lieu de leur destination. Pendant les quatre ans qu'ils seront employés, compris la nourriture & l'habillement, les frais pour chaque ou-

vrier seront à-peu-près de douze cents francs : deux cents pour le passage de mer , cent pour la dépense du voyage , depuis le port où ils débarqueront jusqu'à la Colonie , & six cents francs auxquels se montera leur salaire de cinquante écus par an. C'est de leurs propres mains que sortiront leurs vêtemens , & l'on verra dans l'instant que leur nourriture , quoique très-abondante & très-bonne , ne sera pas dispendieuse. Les circonstances & les succès pourront faire étendre & modifier ces vues , sur lesquelles il n'est pas besoin de s'arrêter plus long-temps.

Nous avons dit , Monsieur , que chaque famille de propriétaires posséderoit quinze cents âcres de terrain. Avec une pareille étendue de terres infiniment fécondes , combien ne leur sera-t-il pas facile de fournir aux manufactures tous les chanvres , les lins , les laines qui leur seront nécessaires , & le bled , les patates , les légumes & la viande qu'il faudra pour la nourriture des ouvriers ? Chacun contribuera pour sa part la centième partie de ce que le besoin exigera. Quel immense ne fera pas le profit de ces manufactures pour une société qui n'aura rien à déboursier , ni pour les matières premières , ni pour la nourriture des ouvriers ? Si on laissoit faire ce profit à des entrepreneurs particuliers ,

quoique bien moins considérable pour eux, parce qu'ils n'auroient pas l'étendue de ressources que les chefs de familles trouveront dans leur union, il le feroit beaucoup trop encore, puisqu'il seroit une cause féconde & rapide de l'inégalité des fortunes, contre laquelle, dans une Colonie telle que la vôtre, on ne peut élever des barrières trop puissantes. Ses suites sont, hélas ! bien rapides & bien funestes. Aussi long-temps qu'il se pourra, que tous soient assez riches pour vivre dans la plus vaste abondance ; que nul ne le soit assez pour avoir les tentations du faste, les recherches du luxe, & même pour qu'on daigne lui porter envie ! Que la seule différence entre les jouissances ne soit produite que par le plus ou le moins d'industrie ; qu'elles soient seulement l'effet d'un goût plus délicat, plus sûr & plus ingénieux !

Je crois, Monsieur, que l'association que je propose entre tous vos Colons est le plus efficace moyen de retarder, peut-être d'empêcher pour toujours cette terrible disproportion dans les richesses, que je regarde comme le plus grand mal que puisse éprouver une société, formée pour trouver le plus grand bonheur dans l'égalité, dans les sentimens d'une fraternité tendre. Cette association aura un précieux avantage encore,

c'est l'extrême facilité qu'elle donnera de fournir abondamment à la munificence publique. Lisons dans le cœur de l'homme, même de l'homme généreux ! Ce n'est pas sans quelque effort qu'il se résout à faire le sacrifice des sommes qui sont entre ses mains déjà. Celles qu'il n'a pas touchées encore, c'est très-aisément qu'il les abandonne, & avec joie qu'il les voit employer à des objets d'une grandeur réelle, d'une utilité véritable.

Je ne crains pas de trop dire, en assurant que le produit de vos manufactures sera bientôt de cent mille écus au moins, & se portera promptement beaucoup au delà (1). Les propriétaires

(1) La connoissance que j'ai du pays & de ses débouchés me convainc que je n'exagère pas les profits que j'annonce. Combien ne s'accroîtront-ils pas quand les branches du commerce se multiplieront ? Les habitans du Kentukei, au nombre de cent mille, tirent des ports de mer toutes les marchandises qu'ils emploient, & ces ports tirent de l'Angleterre tout ce qu'ils vendent dans l'Amérique. Ce sont les Anglais qui fournissent aux Américains presque tout ce qui se débite dans les Etats-unis, tandis que ceux-ci ont dans la plus grande abondance toutes les matières brutes dont ils ne font que très-peu d'usage. Les montagnes bleues, déjà considérablement peuplées, offriront un très-grand débit. L'Amérique Méridionale & les Antilles

affociés , qui , en fournissant les manufactures , auront eu déjà l'avantage d'augmenter la valeur des productions de leur sol , feront , avec plaisir , le facile sacrifice d'un tiers de bénéfice qu'ils auront à prétendre sur les gains de leur commerce. Pour les premières années , supposons que le tiers de ce gain soit de cent mille francs. Dans un pays où l'argent manque , où les bons ouvriers deviendront nombreux par les mesures que prendront les Colons , où par conséquent la main-d'œuvre cessera d'être chère , & où la nourriture ne coûte presque rien ; combien de choses vraiment grandes , vraiment belles , vraiment utiles pour la prospérité commune , cette somme ne produira-telle pas !

Permettez-moi , Monsieur , de devancer vos idées , & de jouir de la ravissante perspective qui déjà se présente à moi. Sur un sol plus riant , plus riche , plus varié , plus majestueux que les rives du Pennée , je vois se réunir les mœurs des heureux pasteurs de Morchus & de Gefner , la culture & l'industrie de la Suisse , les arts , le goût , l'exquise sensibilité des Athéniens , & les vertus de Lacédémone.

leur en assureront un immense & d'un avantage incalculable. Vouloir & agir , est tout ce qu'il faut dans ce pays.

D'abord riches de cent mille francs par an ,
employons chaque année notre renaissant trésor.

Secourir ceux que les maladies affligent , les
consoler , les servir ; cultiver l'enfance , instruire
la jeunesse , former sa raison , lui donner la con-
noissance & l'amour des loix divines , & même
des bonnes loix humaines qui en émanent , seront
les soins des hommes éclairés & sensibles que
vous aurez réunis. Les premiers édifices élevés
seront donc la maison d'assistance pour les in-
firmes & pour les malades , & les deux maisons
d'éducation. La Divinité leur pardonnera de ne
pas commencer par son temple , & ses regards
s'arrêteront sur des établissemens , où la charité ,
celle des vertus à laquelle elle promet les plus
magnifiques récompenses , s'exercera , & où des
temples vivans & purs lui seront préparés.

La seconde année venue , la maison du Sei-
gneur se construira. L'architecture lui donnera
sa richesse , la peinture son génie , la sculpture
toutes les ressources de son art , tous les efforts
de son talent. Je voudrois que sur le fronton ,
au milieu de faisceaux de lumières , fussent gravés
ces mots écrits sur le rational du Grand Prêtre
des Hébreux , *doctrine & vérité* , & que sur les
deux premiers pilastres , dont la façade sera dé-
corée , on incrustât les Tables de la Loi.

Deux

Deux ans écoulés , déjà quatre édifices publics seront construits. Dans la troisième année s'élèveront les bâtimens destinés à rendre la justice & à tenir les assemblées ; mais ces travaux finis , les fonds provenant du tiers des bénéfices du commerce ne resteront pas sans emploi. Quelques riches , quelques justes , quelques généreux qu'ils soient , les contributions sont fatigantes pour ceux qui les payent , & peu agréables à percevoir pour ceux qui s'en trouvent chargés. Ne négligez rien , Monsieur , employez tout pour éloigner jusqu'aux plus foibles prétextes de mécontentement. La plus légère inquiétude , la moindre apparence de peine , l'ombre même de la sollicitude ne doivent pas être connues dans votre bienheureuse association ; cependant il faudra bien entretenir les établissemens utiles & respectables qu'on aura formés. Une manière , non onéreuse & bien simple , se présente : c'est d'acheter des terres qui serviront à doter suffisamment , mais sans excès , les ministres des autels , les maisons d'éducation , celle de charité , & à donner à la ville des revenus considérables & nécessaires. Alternativement les administrateurs du commerce emploieront les profits consacrés aux dépenses publiques en achats de terre , & aux frais nécessaires pour leur donner des culti-

vateurs Français , qui ensuite , s'ils le méritent , en deviendront les fermiers. Les fermes seront la récompense du travail & de la sagesse , & ne devront être accordées qu'à ceux qui s'en rendront vraiment dignes. Dans un établissement du genre de celui que vous formerez , pour sa tranquillité , pour son bonheur , pour sa longue durée , on ne peut trop s'attacher à faire regner la pureté des mœurs , & même la piété dans les campagnes. Quand l'innocence n'est plus dans les villes , s'il ne lui reste pas les champs pour asyle , le bouleversement total suit bien rapidement la corruption générale.

Dans un grand Etat , tout ce que peut l'administration , c'est de lutter contre la perversité. Souvent même elle se voit forcée à une condescendance , qui n'en est pas moins vile & moins abominable , quoiqu'elle paroisse politiquement nécessaire. Elle la flatte & la propage , parce qu'elle ne peut ou ne veut , ni la réprimer , ni la contenir. Tout au plus oppose-t-elle des remèdes palliatifs , qui ne la détruisent pas. Aussi je suis convaincu que tout grand Etat , quelque soit son gouvernement , est incompatible avec le bonheur & la vertu ; mais en organisant une société peu nombreuse , & formée avec un choix rigoureux , je suis persuadé qu'il est possible de

tout prévoir , de tout combiner de façon qu'elle soit long temps vertueuse & heureuse. Son aggrandissement est son seul danger ; mais en imitant les abeilles , on peut l'empêcher. La mère-ruche trop peuplée envoie ses essaims former des ruches nouvelles. Ainsi , quand votre Colonie s'augmentera sensiblement , elle se hâtera d'en former d'autres , de se donner des filles , des émules & des amies. Elle les dotera avec des terres qu'elle ne cessera jamais d'acquérir , & les rendra riches de ses mœurs & de son exemple (1).

(1) Cette facilité d'acquérir des terres , qui , dans l'Europe surchargée d'habitans , sembleroit un acte de la baguette des Fées , ne doit pas étonner en Amérique où d'immenses étendues de terrain sont vacantes. La première colonie , placée à la tête de l'Ohio , sera une mère prévoyante qui , très-facilement , préparera les établissemens de ses enfans. Ses filles auront , & sans peine , les mêmes ressources , & emploieront les mêmes moyens d'industrie & de commerce , en observant pourtant de ne pas s'attacher aux mêmes branches. Les unes pourront établir des verreries , qui manquent dans ces contrées , des fayanceries , qui n'y existent pas ; des poteries , dont on y a le plus grand besoin. D'autres pourront entreprendre en grand le commerce de l'horlogerie , dont elles tireront de considérables profits. Les papeteries , les toiles peintes , la ferrurerie , la pelleterie , la coutellerie , la taillan-

Revenons, Monsieur, à votre ville. Il lui faudra un nom : elle le recevra de la vénération & de l'amour. C'est celui de *Saint-Pierre*, que lui donnera l'élan de tous les cœurs.

Quelque respect que mérite le prince des Apôtres, quelque soit l'estime due au philosophe candide qui avoit la simplicité de croire que le langage de son ame, dont l'amour du bien universel étoit la passion ardente & unique, seroit entendu d'un peuple que Philippe gouver-

derie, tous les arts utiles exercés avec intelligence, seront des mines riches & non pas corruptrices comme celles d'or.

Quand les colonies se multiplieront, & cette multiplication sera rapide, si chacune d'elles se fixe au nombre de cent familles de propriétaires, quoiqu'indépendantes les unes des autres, elles resteront toujours unies par les doux liens de la fraternité, & se réuniront tous les ans par des députés qui s'occuperont de leurs intérêts communs ; & si l'esprit qui les aura formées subsiste au milieu d'elles, quand le tems les aura rendues très-nombreuses, elles se diviseront en associations différentes. La raison & l'expérience ne prouvent que trop que celles qui deviennent très-considérables dégènèrent, se corrompent & s'anéantissent enfin : en politique, en morale, comme en mécanique, tout ressort perd sa force quand on étend trop sa portée.

noit du sein de la licence , & trop avancé déjà pour n'être pas très-corrompu , ce ne sera pas en leur honneur qu'elle sera ainsi nommée. Cet honneur appartiendra au philosophe religieux , qui dans la foi trouve l'appui de ses principes ; qui , lorsqu'on tâche de les flétrir par le dédain & par le ridicule , lorsqu'on voudroit les anéantir , s'élève à la majesté des Ecritures , prouve leur authenticité par la force de ses raisonnemens , & donne à ses raisonnemens une force irrésistible par la force des Ecritures. Egal à ses maîtres, c'est au seul disciple qui nous reste des Pascal , des Fénelon , des Rousseau ; enfin c'est à cet homme malheureux , tendre & sublime , qui ne respire que pour la vertu , la pare des couleurs de l'imagination la plus riche , la rend l'exercice le plus aimable de la raison , & lui donne les charmes de la volupté même (1).

(1) Je ne connois Monsieur Bernardin de Saint-Pierre que par ses écrits. L'éloge que je lui donne est grand sans doute ; mais il n'a d'autre motif que celui de satisfaire le besoin qu'a mon ame de lui rendre hommage. Les flagorneries littéraires , qui ne sont qu'un appât pour en attirer soi-même , n'existent pas d'un monde à l'autre. L'Europe est déjà pour le général Washington comme la postérité , & respectivement les Américains jugent comme jugeront les siècles futurs le petit nombre d'hommes supérieurs qui restent à l'Europe.

Dans la ville de Saint-Pierre sûrement les illustres Français seront éternisés. Les places, les rues, les fontaines porteront les noms immortels des Fénélon, des Paschal, des Buffon, des Catinats, des Rousseau, des Racine, des Corneille, des la Fontaine, des Maffillon, des Vincent de Paule, des Sully, des Necker, des Montesquieu. L'on n'y oubliera pas les rues de Tolendal, de Mounier & de Clermont-Tonnerre (1).

Pardonnez-moi, Monsieur, ces innombrables détails, inutiles, peut être ennuyeux pour vous, mais qui ont de l'attrait pour moi. Quand l'horrible vent des tempêtes souffle sur toute la face de la terre, l'idée de votre république me repose, me console, me charme; elle m'arrête, & je la carresse avec amour. Je suis comme un passager environné d'écueils sur une mer en furie, que la foudre menace, que les vagues épouvantent, & qui découvre, à la lueur vive, passagère & sinistre des éclairs, l'une des îles fortunées.

Avec l'amour de la vie rurale que vous inspi-

(1) Ces noms vaudront bien, je crois, ceux que portent la plupart des rues de Paris. Un peuple ne peut trop multiplier les grands souvenirs. Se rappeler souvent les modèles vertueux, c'est se préparer à les suivre.

rerez aux Colons propriétaires, il semble que ce ne sera pas sans difficultés que vous parviendrez à donner à votre ville assez d'habitans. Il faut qu'elle soit petite pour être toujours pure & heureuse; ainsi il sera bien aisé de la peupler autant, & peut-être plus qu'elle ne devra l'être.

Faisons notre énumération; nous reviendrons sur chacun des articles.

Un évêque & douze prêtres y seront nécessaires. Il faudra bien au moins cinq magistrats. Nous avons vu que douze chefs de familles seront employés à la direction des manufactures & du commerce. Le collège exigera des professeurs de médecine, de mathématiques, & peut-être de botanique & de chymie. Vous ne voudrez point que les arts aimables soient abandonnés. Vous aurez donc des maîtres de musique & de dessin, & le besoin d'une société plus nombreuse, celui de rafraîchir, d'étendre ses idées par la communication; le plaisir de se rapprocher de ses amis, le desir de donner à ses enfans une éducation plus parfaite, & pour embellir encore les champs en les quittant quelquefois, détermineront beaucoup de familles à venir passer dans votre ville les mois les plus rigoureux. Vous voyez, Monsieur, que je n'y place ni artisans ni ouvriers. Ce n'est point par oubli; mais c'est parce que je pense que le calme

le plus doux doit toujours y régner ; que la vue ne doit s'y arrêter que sur des objets qui ne puissent porter aucune altération à l'ame , & parce que je voudrois qu'on y goûtât sans cesse les charmes & la paix de l'Elysée (1). Un fauxbourg agréable , formé de maisons jolies & propres , fera la demeure des gens de métier. Elles appartiendront à la société des propriétaires , & pourront être un objet de revenu pour la ville , ou , ce qui vaudroit bien mieux encore , un moyen de récompense pour les familles d'artisans les plus laborieuses & les plus sages , & de punition pour celles qui donneroient des sujets de mécontentement , à qui l'on en retireroit l'usage.

Saint-Pierre sera le chef lieu de la Colonie. Il sera la mère-patrie de toutes celles qui se formeront. Ce ne sera pas seulement aux besoins temporels & matériels qu'il devra pourvoir ; il aura

(1) L'industrie & le mouvement des arts sont sans doute un spectacle intéressant & agréable ; mais le désordre des ouvriers , leurs querelles , les excès où les portent trop souvent l'ivresse , ne le sont pas. Il est vrai , leurs fautes seront rares , parce qu'ils seront surveillés , éclairés & entourés de bons exemples ; mais encore vaut-il mieux qu'elles ne soient connues que de ceux qui auront la charge de les réprimer , & qu'elles n'affligent jamais les autres.

encore la sainte obligation de répandre la lumière évangélique, les bonnes instructions & les secours spirituels hors de son enceinte. Son clergé, composé d'un évêque & de douze prêtres, ne sera pas trop nombreux, sur-tout ses fonctions n'étant pas bornées au service des autels, puisqu'il fournira le plus grand nombre de ses professeurs au collège, un de ses administrateurs à la maison de charité, des soins à celle d'éducation pour les filles, & qu'il remplira tous les devoirs que la charité exige.

Plus le clergé de votre Colonie se rapprochera de la primitive église, plus il se rapprochera de la perfection évangélique. Il semble donc que la vie en commun est la plus convenable qu'il puisse mener. Il n'est pas besoin d'insister sur les avantages moraux & religieux de cette vie.

La pompe, la majesté, une gravité sainte, qu'on se gardera bien, comme les Italiens, de faire dégénérer en décoration théâtrale, caractériseront les cérémonies religieuses. Je ne crois pas qu'il y eût de l'inconvénient; je pense même qu'il y auroit beaucoup d'avantage à consacrer la langue Française aux cantiques, aux psaumes, aux hymnes & à tous les offices, la messe excepté, qui seront célébrés. Les poésies sacrées des deux

Racines , de J. B. Rousseau , de Pompignan , & de quelques autres grands poètes , se prêteront aisément à cette auguste destination , & les sons de la musique y joindroient leur harmonie.

La nomination pour l'évêque sera faite par les chefs de famille. La sagesse , la piété , la religion ne pourront trop éclairer un pareil choix.

Le collège de Saint-Pierre sera bientôt une université , parce que l'Amérique septentrionale , & sur-tout les Catholiques Romains , qui n'a pas tous les moyens possibles d'instruction , aura besoin d'une école où les langues , les sciences & la religion , dans toute la simplicité , soient enseignées. A cette université la Colonie aura l'obligation de conserver sa doctrine pure , le goût des lettres & des arts , les mœurs douces qu'il entretient , & peut-être les Etats-Unis lui devront-ils l'avantage de compter quelques hommes de plus. Elle sera sous la direction immédiate de l'Evêque & des Magistrats.

Votre république , Monsieur , sera composée d'hommes , peut-être les plus parfaits de la terre , mais d'hommes enfin. Parmi eux les passions ne seront pas étrangères ; à ces passions nécessaires , puisque sans elles , s'il n'étoit point de vices , il ne seroit point aussi de vertus , il faudra des modérateurs & des guides. Bien moins juges

qu'arbitres & conciliateurs , ce sera aux cinq magistrats que tous les différends seront soumis. La raison persuasive parlera par leur bouche , & bien plus souvent ils rédigeront des accords , qu'ils ne prononceront des jugemens. Quelquefois cependant la prévention , mère de l'opiniâtreté , les forcera de rendre des sentences. Alors cette opiniâtreté aura une ressource encore : car il ne faut pas qu'en un siècle un citoyen puisse se plaindre qu'une attention trop légère ait été donnée à ses droits. La partie mécontente pourra porter son appel à un tribunal composé des cinq magistrats & de six administrateurs du commerce que le sort nommera. Leur arrêt sera définitif ; car celui qui ne se soumettroit pas à la décision de ses amis & de ses frères , & voudroit recourir aux tribunaux Américains, seroit puni par la désapprobation de ses frères & de ses amis. Une froideur générale , un mécontentement universel , l'éloignement absolu de leur société , les forceroit bientôt à renoncer à une association , qui ne pourroit plus avoir pour lui de charmes ni d'avantages ; mais il n'est guères à craindre que dans une Colonie où les intérêts seront si peu opposés , les droits si clairs & si peu compliqués , les occupations si simples , les mœurs si douces & les sentimens si fraternels , il s'élève de fréquentes

difficultés ; cependant il sera possible qu'il survienne quelquefois des contestations entre les propriétaires , leurs fermiers , leurs cultivateurs & les ouvriers. Les magistrats les jugeront , mais non en dernier ressort. Si l'une des deux parties ne se soumet pas à leur jugement , elle aura le droit d'en invoquer un second , qui sera prononcé par six personnes , jamais de la classe des propriétaires , dont trois seront nommés par chaque contendant.

Si j'avois , Monsieur , la certitude que vous adopterez l'idée que je vous offre , de cette énorme lettre je me ferois contenté de vous adresser quelques lignes ; mais , hélas ! je n'ai pas l'assurance que vous estimez encore assez les hommes pour daigner en rassembler , même un petit nombre , & les conduire dans un asyle éloigné & paisible , où leur sagesse & leur félicité seroient le modele & le desir du reste de la terre. Je jette des semences d'une main prodigue , dans l'espérance qu'elles pourront germer dans les ames fortes & sensibles , & qu'un homme , las & indigné des triomphes du vice , avec elles transportera les autels de la Religion , & en élèvera de nouveaux à la raison & à la vertu dans des régions plus tranquilles.

Vous n'aurez , Monsieur , ni le droit ni le

besoin de faire des loix nouvelles pour la Colonie que vous établirez. Le vrai génie de la liberté dicta celles de la Pensylvanie. C'est sous leur joug doux & facile que vous respirerez. Vous leur donnerez toute la force d'exécution qui leur manque, & vos Colons, mieux que les anciens habitans, jouiront de leurs inappréciables avantages, parce qu'ils les observeront avec une scrupuleuse fidélité (1). Mais aux loix générales vous joindrez des réglemens particuliers.

(1) Quand je me sers du mot de *république*, en parlant de l'association française que mes vœux appellent sur des rives qu'à l'envi le ciel & la terre semblent avoir voulu favoriser; à ce mot de République je ne prétends assurément pas attacher l'idée de la souveraineté. Je sais qu'elle ne pourra être un état dans un état. Elle fera partie de la Puissance Pensylvanienne, & ne sera point elle-même une Puissance. La république que je propose pourroit exister dans tous les gouvernemens, puisque dans tous, même dans les monarchies les plus absolues, elle se soumettroit au régime établi. Comme les frères Moraves, si l'on veut, comme les Juifs, elle auroit des formes, des usages particuliers, qui, loin d'être contraires aux loix de l'Etat, ne feroient que leur imposer le devoir plus étroit de s'y conformer.

S'il est un pays au monde où des associations telles que celle dont j'offre la foible esquisse seroit d'une uti-

Il n'est point de perfection absolue sur la terre.
Ce qui convient, ce qui même est très bon pour

lité presque infinie ; c'est la Pensylvanie. Ses loix sont excellentes ; cependant, j'ose croire qu'elles n'ont pas la bonté relative qui conviendrait aux circonstances locales, à sa vaste étendue, au caractère de ses habitants. Du moins est-il certain qu'elles ne sont pas bien observées, & qu'elles ne peuvent l'être que très-difficilement dans un pays immense où la population est très-foible, & où les familles sont singulièrement dispersées. La puissance exécutive y est presque sans force, par la difficulté qu'elle a d'agir sur des hommes beaucoup trop épars. Il est des habitations à plus de cent milles des lieux où se rend la justice, & où réside les émanations de l'autorité. Des villes assez considérables ne sont point organisées. Pittsburg, chef-lieu d'un comté, n'a pas même encore une municipalité.

Il est aisé de juger que la police, si nécessaire à tous les pays civilisés, manque essentiellement à celui-ci. S'il étoit habité par un peuple plus mobile, plus passionné, moins à l'abri des tentations que la richesse & la misère font naître, il seroit bientôt en proie aux désordres & aux malheurs les plus grands.

Je ne crains pas de dire, & l'observation me le prouve, que, dans les circonstances où l'Amérique septentrionale se trouve, le gouvernement le moins propre à la faire prospérer est celui qu'elle a préféré. Souvent inactif, toujours lent, il prévoit peu, n'établit presque rien, manque de la force suffisante pour

la multitude, ne suffit pas pour une société peu nombreuse, qui s'ouvre des voies que tous les

contenir, de moyens, peut-être de volonté pour vivifier, porte toute son attention sur les villes principales, & semble oublier les parties éloignées de lui, avec lesquelles ses relations sont rares & pénibles, à cause de l'immensité des distances & de l'extrême difficulté des communications qui, même une partie de l'année, sont impraticables.

L'union des différens états de l'Amérique, utile, nécessaire même pour opérer la révolution & conquérir la liberté, maintenant qu'elle est irrévocablement assurée, qu'elle n'a, ni ne peut avoir d'ennemis à craindre, est un inconvénient de plus dans son régime par l'extrême lenteur qu'elle imprime au mouvement général, par la dépendance dans laquelle elle tient, par la gêne qu'elle porte sur toutes les opérations des états particuliers, dont elle retarde les entreprises & refroidit l'émulation.

Il paroît que l'Amérique septentrionale a deux partis à prendre pour parvenir au plus haut degré de prospérité où elle puisse atteindre. Le premier, de se diviser en huit monarchies, toujours alliées; mais indépendantes les unes des autres: d'adopter la constitution Britannique, ou plutôt la constitution plus parfaite que les Polonois viennent de se donner.

La démocratie, même sur une surface beaucoup moins vaste que celle des Etats-unis, est impossible à maintenir. D'orages en orages, ou par l'effet plus

hommes ne peuvent suivre pour parvenir à la félicité. Les vues d'un législateur embrassent

lent de l'inertie, elle dégénérera nécessairement en anarchie, dont, selon le cours inévitable des choses, elle ne sortira que pour tomber sous le joug affreux & flétrissant du despotisme.

Le second parti que les Américains pourroient choisir, selon moi, très-préférable au premier, c'est de se diviser en une multitude de petites républiques, dont chacune se modifieroit à son gré, sur le modèle des républiques de la Grèce & de la Suisse. N'étant entourées d'aucune grande Nation, avec des habitans d'un caractère plus tranquille que celui des Grecs, elles n'auroient à craindre ni les guerres étrangères, ni les divisions intestines que produisent les jalousies & les rivalités. Elles feroient paisiblement germer le génie, les arts, l'industrie & les vertus de Sparte, d'Athènes, de Berne & de Fribourg, sur un sol fortuné.

Un troisième parti mixte se présente aux Américains. La diversité de leur climat paroît l'indiquer. La Nature semble avoir destiné les pays méridionaux aux monarchies, & ceux dont le climat est moins ardent aux républiques. Ils pourroient donc séparer leurs possessions en deux parts; le Sud, monarchique; le Septentrion, républicain. Cependant un régime plus uniforme seroit plus convenable. La justice & la modération sont rarement unies à la puissance. Maîtresse de l'Italie, Rome dévora l'univers.

toute

toute l'étendue d'un empire. Mais , vastes , plus profondes , souvent plus sublimes , celles d'un chef d'association se bornent à la société qu'il forme. Avec un but différent , Pythagore & Numa ne dûrent pas avoir le même plan. Le vôtre , Monsieur , ne ressemblera pas non plus ni à celui de l'un , ni à celui de l'autre. Créateur d'une nouvelle pensée , vous prendrez des moyens nouveaux.

Les connoissances locales que j'ai acquises , les observations que j'ai faites sur le peuple qui vous avoisinera , me permettent de prévoir une partie des réglemens que dictera la sagesse pour le plus grand succès de votre établissement. Je pense que vous lui donnerez le moins de rapport qu'il sera possible avec les anciens habitans. Ce sera la seule manière de lui conserver ses usages , ses mœurs , son culte & ses vertus. Ici , moins qu'ailleurs , les hommes des livres ressemblent à ceux que peindroit la vérité. Je crois même que vous lui interdirez l'usage des fèves , comme Pythagore à ses disciples (1). Citoyens passifs ,

(1) Ce grand homme , par la plus futile & la plus ridicule de toutes les raisons , n'eut assurément pas l'absurdité de défendre une nourriture commune , grossière & saine ; mais comme on se servoit de fèves

jouissant de la protection & des bienfaits d'un gouvernement libre & modéré, vos sages Fran-

pour les élections, & qu'il ne vouloit pas que ses disciples se détournassent de l'étude de la sagesse & de la contemplation de la Nature, en les leur interdisant, il a seulement prétendu, par une allégorie, leur faire entendre qu'ils ne devoient prendre aucune part aux affaires du gouvernement. S'il renaîssoit, & qu'il fût témoin de la manière dont se font les élections dans l'Amérique septentrionale, il sentiroit bien mieux encore combien les petites sociétés, qui veulent se conserver heureuses & pures, doivent éviter de se mêler aux intérêts, aux mouvemens, aux passions de la grande société. Je les ai vues ces élections. Les loix de la constitution, de la raison, de la décence, y sont outrageusement violées. Les candidats, sans pudeur, se montrent, intriguent, manœuvrent, séduisent par de basses caresses la populace, qu'habituellement ils dédaignent. Ils l'enivrent de liqueurs fortes, & l'achètent en l'abrutissant. Les infidélités les plus coupables s'employent sans scrupule; les violations de la loi les plus manifestes se tolèrent. Des enfans votent, des hommes, qui n'en ont pas le droit, donnent leur suffrage; les mêmes, sous des habits différens, reviennent plusieurs fois porter le nom de celui qu'ils veulent servir. Dans ces élections, on croiroit que tout est permis, excepté la justice & la bonne-foi.

Qu'attendre des représentans d'une Nation qui les

çais se borneront à payer leur part des contributions, & n'en prendront aucune, si ce n'est par leurs vœux à l'administration publique. Les places de représentans, de sénateurs, sur-tout celle de ministres, s'ils avoient une fois le malheur d'y prétendre, ne feroient que les distraire de soins bien plus doux, & d'intérêts bien plus chers. Ils seront très-au-dessus de ces places, que le devoir leur fera respecter toujours, & qu'une raison supérieure les empêchera d'occuper jamais. Les bornes de leurs possessions seront celles du monde pour eux. Si rare, le vrai bonheur ne s'étend point sur un vaste espace. Les hommes qui en ont conçu la véritable idée; les Fénélon, les Montesquieu, les Rousseau, l'ont

choisit ainsi ? Il semble, par la manière dont elles usent de leur liberté, que les Nations assez heureuses pour l'avoir recouvrée, prennent à tâche d'excuser les Rois, & de consoler les peuples qui sont sous leur empire.

Plus je vois, plus j'observe, plus je me convainc que la démocratie est le gouvernement le plus impossible à établir solidement sur une vaste étendue de pays. La convenance est la première de toutes les loix. Sans elle, c'est sur le sable qu'on bâtit, & bientôt l'édifice croule, écrase ses constructeurs, on ne se soutient que par de mauvais états qui ne retardent sa chute que pour la rendre plus terrible.

placé, l'un dans le petit royaume de Salente, l'autre dans la petite république des Troglodites, & le troisième dans un petit canton des Alpes, à Clarens, dans la maison de Julie. Il fuit la foule; les passions dont elle est agitée l'effrayent; il en craint même les turbulens plaisirs; il aime à se replier sur lui-même, il cherche l'ordre; il veut la tranquillité & la paix : *l'intérêt dans le calme*. Voilà le bonheur, comme un vrai philosophe l'a si bien défini (1); mais ce calme animé, où le trouver, si ce n'est pas dans des associations peu nombreuses que l'antique esprit de famille & les sentimens fraternels dirigeroient?

Avec tant de raison, Monsieur, si vous empêchez que vos colons s'unissent à des intérêts qui ne leur seront pas entièrement personnels, avec plus de raison encore, vous opposerez une insurmontable barrière aux étrangers qui voudroient se mêler parmi eux. Il s'en présente un moyen, qui, loin d'attaquer & de blesser la propriété, ne fera que la rendre plus précieuse, parce qu'il donnera le droit sacré d'obtenir, dès

(1) M. du Bucq, ancien premier Commis de la Marine, si connu par la multitude de ses mots heureux & profonds. D'une parole, il éclaire une idée abstraite, ou pose un principe lumineux.

que les circonstances l'exigeront, des secours abondans & prompts. Un simple avis aux Administrateurs, de la part d'un chef de famille, lui feront trouver, dans les revenus de la ville & dans les bénéfices du commerce, les ressources dont il aura besoin. Pour la toucher, il suffira qu'il fasse une reconnoissance de la somme qu'il demandera, & de la rendre à l'époque qu'il fixera lui-même. Aider un frère, secourir un ami, quel digne, quel heureux emploi de la richesse publique ! Il n'est pas à craindre que cette facilité d'emprunts entraîne des abus. La sagesse, l'ordre & la modération, rendront les besoins très-rares ; & l'opinion, l'honneur & les mœurs seront de bons gardiens du trésor.

Si des circonstances impérieuses, si même l'inconstance, trop ordinaire à l'homme, forçoit quelques propriétaires à se séparer de l'association, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils posséderaient sur le sol de votre république leur feroit payé plus cher qu'ils ne pourroient le vendre à aucun étranger, par la communauté des chefs de familles, & ils seroient remplacés par des familles nouvelles, choisies par le suffrage des deux tiers des propriétaires.

La richesse foncière, quand on l'obtient par la surveillance & ses soins, donne bien l'abon-

dance de tout ce qui est nécessaire, & même un superflu très-étendu; mais elle ne produit ni le faste, ni le luxe, ni les recherches trop délicates; cependant comme plusieurs des colons auront peut-être de grands revenus hors de la colonie, vous aurez, Monsieur, à trouver les moyens d'empêcher qu'ils ne cèdent à la tentation de dépenser avec trop de magnificence, & de s'environner de trop d'éclat. Cet éclat, cette magnificence n'éveilleroient pas l'envie; mais ils blesseroient l'égalité; & cette égalité précieuse, cette richesse de tous, sera bien importante à conserver.

Les loix somptuaires sont gênantes, & ne montrent que des vues bornées. Elles donnent continuellement le desir de les enfreindre, ou du moins de les éluder. Elles forcent à une surveillance incommode, & apprennent à se cacher. Voilà de grands défauts. Leurs avantages ne les compensent pas. Il faut donc chercher à s'en passer, & à faire plus sans elles qu'avec leur secours. Vous y parviendrez, Monsieur, par l'esprit général que vous imprimerez. Trop sage pour prétendre étouffer les passions, vous les dirigerez. Au lieu d'entraîner vers les vices, vous les forcerez à devenir les aîles des vertus. Au défaut de motifs plus purs, plus relevés, la

vanité, l'orgueil vous serviront. La somptuosité particulière se changera en munificence. On n'entourera point sa maison de colonnes superbes, mais on desséchera des marais ; on n'aura point de riches équipages, mais on fera ouvrir des chemins ; on ne couvrira point sa table de mets rares & recherchés, dont le mérite est bien moins dans leur bonté véritable que dans l'excès de leur prix ; mais personne n'aura faim, & même ne fera privé d'une nourriture saine, suffisante & même agréable : on ne s'imposera point de privations réelles ; mais on étendra, l'on anoblira sa jouissance. Si l'amour-propre n'est pas chatouillé par un petit nombre de voluptueux qui partageroient de fausses délices, combien l'âme généreuse sera plus dignement récompensée par les tendres acclamations de la sensibilité publique ! Les riches, dans votre république, seront plus heureux que ceux qui le seront moins. Ils auront plus de bien à faire.

Rome eut des censeurs. Venise a des inquisiteurs. Ils viennent seulement être effacés ces jours où la France avoit des espions & des délateurs. Au lieu de ces agents de l'inquiétude & de la crainte, vous établirez des ministres de justice & de reconnoissance ; des *Approbateurs*. Que leurs fonctions seront nobles & douces !

Jamais critiques, ils observeront, annonceront, non les actions brillantes, mais les actions utiles, la bonne conduite & les vertus agissantes quoique tranquilles. Chaque année, ils proclameront le nom des Citoyens qui auront le mieux mérité leurs éloges. Pour cette cérémonie simple & touchante, qui n'aura pas besoin de pompe; ils choisiront la fête de l'évangéliste Saint Jean, l'Apôtre de l'amour. Les louanges qu'ils accorderont seront inscrites dans les fastes de la république, & la lecture s'en renouvellera tous les ans. Quel livre! Le reste de la terre feroit de vains efforts pour en produire un aussi intéressant.

Des hommes dont l'éducation a été soignée, qui se sont plu à rassembler des connoissances diverses, qui ont pris l'habitude de penser, & qui trouvent, sans sortir d'eux-mêmes, des délassemens & de très-grands plaisirs dans l'exercice des talens, craignent peu la retraite, qu'ils savent animer & embellir; cependant la société leur est quelquefois nécessaire. Riches en idées, en sensations, en sentimens, ils ont le besoin de les entretenir, de les étendre encore, de les communiquer, de partager ceux des autres, de conserver & de nourrir le feu sacré. De cette classe seront la plupart des proprié-

taires de votre colonie. Après avoir joui pendant huit mois de tout l'intérêt des occupations champêtres, après avoir goûté toutes les douceurs de la vie patriarcale, ils aimeront, pendant les mois austères de l'hiver, à se rassembler dans une ville qui ne réunira que des amis, où les arts aimables & utiles seront exercés & chéris, où des plaisirs différens varieront le bonheur accoutumé.

Là, exempts du bruit, du tumulte, du désordre, trop ordinaires aux autres cités, ils en auront tous les avantages. Ils y trouveront une intimité plus grande, une société plus douce, les ressources & les charmes des talens, la réunion des plaisirs de l'esprit & des intérêts de l'âme; enfin, toute la félicité dont peut faire jouir une fraternité tendre & véritable. La vieillesse y sera respectée, consultée & soignée; l'enfance instruite & préparée; la jeunesse dirigée, éclairée, & sans jamais sortir des bornes de la décence, elle aura le choix des amusemens les plus variés. Les goûts innocens de tous les âges seront satisfaits & caressés.

Pour avoir voulu tout réunir, les Français jouissent mal de tout. Rassemblant continuellement les sexes, ils ont été contre l'intention de la Nature qui leur a donné des inclinations

différentes & leur a prescrit des devoirs divers. Ils ont détruit le respect qu'ils se doivent mutuellement ; & , par l'habitude d'être toujours ensemble , l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre s'est affoibli. Plus sages, les peuples anciens, & ceux d'entre les modernes qui se sont le moins éloignés des mœurs antiques, en laissant chaque sexe se livrer aux occupations & aux goûts qui lui conviennent , ont conservé l'ordre primitif, la paix intérieure, plus de liberté, plus de franchise, & se sont préservés de la confusion qui trouble tout, & de la fatiété qui fait tout languir. Chez ceux-ci, reine dans sa maison, la femme en a la dignité. Elle gouverne avec intelligence, elle dirige avec économie. Le respect l'environne. Les enfans, les domestiques sont sous son empire. Son œil vigilant éclaire tout, & l'abondance est le prix de ses soins. *Elle distribue à ses domestiques & à ses servantes leur nourriture. Elle ouvre sa main à l'indigent. Elle reçoit des bénédictions des enfans qu'elle a élevés & des louanges de son mari (1).* Ses amies la visitent. Elle leur donne de petites fêtes. Sans rivalités, sans prétentions, sans jalousies, leurs journées se passent en travaux faciles, en jeux

(1) Liv. de la Sagesse, prov. 31.

agréables , en aimables entretiens. La présence des hommes en troubleroit peut-être la paix & l'innocence , & n'ajouteroit rien à leur charme.

Ce tableau bien doux , à la vérité , mais point idéal , a ses modèles en Suisse , en Angleterre & même en Amérique. Une sage Américaine , qui préside à sa table de thé , certainement est plus heureuse que la Française la plus renommée , la plus entourée , la plus courtisée. Le bruit ne l'accompagne pas ; sa toilette est solitaire ; son salon n'est point rempli d'une foule brillante & désœuvrée ; elle n'inspire point de madrigaux : mais elle n'est point en butte à la satire. On la vante peu , mais on l'honore , & on lui paye un juste tribut d'estime. Contente d'elle-même & de sa destinée , elle vit dans le calme & repose dans la paix.

Entr'eux , les hommes moins contraints prennent un essor plus élevé. Ils ne sont pas obligés de rapetisser leurs idées. Ils discutent des objets importants ; leurs conversations sont fortes , leurs jeux même deviennent plus intéressans. Dans votre république , accoutumés à se respecter eux-mêmes , à s'honorer les uns les autres , ils ne se dégraderont point par la dégoû-

tante ivresse. Une peine terrible la puniroit ; le mépris (1).

Combien de ressources la ville de Saint-Pierre n'offrira-t-elle pas à ses habitans ? Des livres nombreux & du meilleur choix , des cabinets de Physique & d'Histoire-naturelle , des jardins de Botanique. Plusieurs d'entr'eux pourront se réunir pour former une société d'Agriculture , des Sciences & des Arts qui l'éclairent & la servent. L'amour des lettres & des arts agréables réunira d'autres sociétés ; enfin quand la saison rigoureuse les suspend , ils remplaceront les plaisirs champêtres , qu'ils préféreront toujours , par des plaisirs plus vifs & quasi aussi doux. Leurs amusemens seront ceux d'un peuple aimable , sensible & poli. Souvent la Musique

(1) Le danger des sociétés qui ne réunissent pas les deux sexes , est qu'un peu de médisance ne s'introduise dans celle des femmes , & que , dans celle des hommes , il ne se fasse abus du vin & des liqueurs fortes. Ce vice est celui des peuples peu féconds en idées & sujets à l'ennui. Il est très-commun , ou plutôt presque général chez les Sauvages & chez les Américains. Il n'est pas à craindre que les colons de Saint-Pierre s'y livrent.

les rassemblera. Ils applaudiront aux chants de leurs fils & de leurs filles. Pour des pères, pour des mères, pour des parens sensibles, quelle délicieuse mélodie !

L'austérité n'est point la sagesse. Vous n'interdirez point la danse à la jeunesse. Entretenir ses graces & sa gaîté est peut-être un moyen sûr de la préserver de beaucoup de vices, & même de lui conserver sa précieuse innocence. La gêne donne la tentation de mal faire, en accoutumant à se cacher. Une honnête liberté empêche d'y songer. Pourquoi voudroit-on dérober, quand on est sûr d'obtenir ?

Un parfait & bien intéressant modèle de la manière dont les bals pourront s'établir dans la ville de Saint-Pierre, est celui proposé pour Genève dans la lettre à Monsieur d'Alembert sur les Spectacles. Elle donne l'idée de la réunion du bonheur de tous les âges, de fêtes à-la-fois décentes, gaies, animées & attendrissantes. Je vous renvoie, Monsieur, aux pages que je vous indique de ce ravissant ouvrage. Elles vous consoleront de l'ennui que les miennes vous font éprouver.

Aussi heureux que des hommes puissent être sur la terre, les propriétaires de la colonie de

Saint-Pierre ajouteront encore à leur satisfaction en la faisant partager quelquefois ; mais non pas à des époques déterminées ; car le bienfait sur lequel on compte semble dégénérer en droit & perd de son attrait ; quelquefois ils appelleront les fermiers , les artisans , les ouvriers avec leurs enfans & leurs femmes ; & par des amusemens simples & variés , des repas abondans & animés , des courses , des danses , des jeux que la vertu autorise , ils embelliront quelques-unes de leurs journées. Par ces moyens si doux & si faciles , ils feront mieux que se donner des égaux. Ils se donneront de tendres & de constans amis.

Quand enfin le chant des oiseaux , quand la verdure prête à poindre annonceront les beaux jours , apres avoir charmé la neige & les frimats dans les douceurs d'une société aimable , vive & fraternelle , ils salueront le printems avec allégresse , retourneront avec joie dans leurs champs , & reprendront avec un plaisir nouveau leurs occupations intéressantes. C'est ainsi , Monsieur , qu'ils couleront une vie paisible & fortunée , dont la vieillesse fera le soir tranquille , & dont la fin sera calme & remplie de justes espérances.

Une éducation républicaine , des exemples domestiques , toujours sains , une religion tou-

jours respectée & suivie, par qui les vices secrets seront réprimés; une administration à la fois forte & paternelle; la puissance de l'opinion, la crainte du mépris général, qui empêcheront les vices publics d'exister, rendront les enfans semblables à leurs pères, & même plus parfaits encore; & votre république, pendant un grand nombre de siècles, subsistera dans sa gloire, dans sa félicité paisible & avec toutes ses vertus. Les hommes s'y conserveront bons & heureux, parce qu'ils jouiront de tout ce qu'ils pourront raisonnablement désirer.

Enfin, Monsieur, me voilà parvenu au terme de cette énorme lettre, dont j'ai autant de peine à m'arracher que vous en aurez à la lire, si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout. Réduit aux espérances, j'aime à les flatter. Trompé dans mes attentes & par le peuple que j'ai fui & par celui que je suis venu chercher, j'ai cru que l'un prendroit la justice & la raison pour guides, en cherchant la liberté, & que l'autre qui avoit semblé plus sage, sçavoit profiter de celles que les circonstances & les fautes innombrables de ses anciens maîtres lui ont donnée. Par tous deux déçu, que me reste-t-il? L'opinion qu'il est encore, au milieu des désastres de la France, des hommes énergiques & courageux, qui au-

ront la force de prendre une grande résolution , de s'affranchir de la tyrannie anarchique & de se délivrer des maux & des vices qui les environnent, pour venir dans une terre riante , riche & paisible , sur laquelle ils fixeront avec eux le bonheur & la raison. Puisse l'homme de génie, l'homme de bien à qui je propose de les rassembler , accepter cette mission honorable , devenir le bienfaiteur d'une société de véritables sages & de leur longue postérité ! puisse , du moins, mes vues si pures , comme tant d'autres , plus grandes & plus belles , ne pas être rangées parmi les douces chimères , ne pas être regardées comme le rêve inutile d'une âme navrée & sensible !

Lassé des calamités & des crimes qui désolent & souillent notre déplorable patrie , venez , Monsieur , vous reposer dans une contrée nouvelle , que vous peuplerez à votre gré. Laissez-vous séduire par sa température & ses solitudes ; vous y trouverez ce qui suffit à vos besoins & à vos plaisirs ; des champs défrichés : vous y bâtirez facilement une cabane jolie & commode , & devant votre porte , une rivière coulera (1). A

(1) Les mots sous-lignés sont copiés de M. de Saint-Pierre. Ils se trouvent à la page 137 de Paul & Virginie.

ces jouissances, se joindra une jouissance plus digne de vous. Le concert des bénédictions des heureux que vous aurez faits.

L E T T R E
A MON FILS AINÉ.

Philadelphie, le 15 Décembre 1791.

J'AI quitté, mon cher Adrien, cet *azile*, que je vous ai tant vanté, sans le vanter trop. Vraisemblablement je ne le reverrai plus; cependant je veux vous en parler encore, ou plutôt je veux vous faire connoître les voisins que j'ai laissés. J'en ai besoin pour soulager mon cœur. Ce petit tableau, digne des premiers âges, pourra vous intéresser, quoique pour le bien tracer, au lieu d'une brosse grossière, il faudroit le pinceau de Greuze.

A trois milles, sur la droite, de ma plantation, en remontant la superbe & paisible *Monoghahela*, s'élève une assez haute montagne, sur laquelle se trouve une vaste platte-forme,

H

d'une terre excellente, d'où l'on découvre une grande étendue de pays. Ce lieu, un moment habité, il y a long-tems déjà, par un français, qui lui donna le nom de *Montpellier*, étoit abandonné, depuis un grand nombre d'années, quand Monsieur & Madame des Pintreaux vinrent l'habiter.

La courte hittoire de leur jeunesse est nécessaire à connoître pour accorder à leur vie l'admiration & l'intérêt qui lui sont dus.

M. des Pintreaux, fils du premier Magistrat d'une ville de Normandie, fut destiné à suivre la carrière que son père remplissoit avec beaucoup de lumières & de grandes vertus. Il fit rapidement les études qu'exige la noble profession d'Avocat, & son premier plaidoyer fut récompensé par un succès éclatant; aussi ne lui eût-il fallu que la patience de l'attendre pour joindre, dans sa patrie, à la considération qu'un mérite héréditaire avoit obtenu à sa famille, une considération personnelle, bien plus flatteuse encore; mais son caractère, rigidement juste, son ame indépendante & fière ne lui permirent pas de voir avec tranquillité que la force ou la raison avoient établi entre les hommes une grande inégalité, inégalité peut-être utile, peut-être même nécessaire dans les associations qui forment

les vastes Empires. Quoique lui-même d'une caste distinguée, il ne vouloit que des égaux, & ne pardonnoit pas à une constitution qui avoit marqué des classes entre les citoyens.

Corneille, compatriote de M. des Pintreaux, & avocat comme lui, eut plus de tolérance. Si quelques nobles insolens lui marquèrent du dédain, il se vengea en les accablant de ses chefs-d'œuvres, & se plaça bientôt au-dessus des plus illustres d'entr'eux.

A Rome, M. des Pintreaux eût été l'un des Gracques. En France, il eût rempli vraisemblablement un grand rôle, s'il eût pu prévoir la révolution.

L'amour, qui renforce les caractères, vint encore enflammer le sien.

Dans cet ordre, pros crit d'avance par sa haine, & qui pourtant semble mériter quelque reconnoissance, puisqu'on lui doit Sully, Montagne, Vauban & Fénelon, la jeune Elise étoit née. Mieux que belle, son visage avoit cette physionomie que donne l'esprit, cette expression que donne le caractère, cette douceur, ce charme, cet intérêt que répand la sensibilité.

Dans une ville aussi peu considérable que Ponteau-de-mer, tout le monde se connoît. Entre la famille de M. des Pintreaux & celle d'Elise étoit

même une grande liaison. Il pardonna bientôt à Elise d'être noble, ou plutôt il la jugea digne de ne l'être pas ; cependant cette noblesse mettoit une barrière entr'elle & lui, & la fortune en mettoit une autre. Il aimoit. Il crut qu'il pourroit les renverser ; mais il étoit trop vertueux pour séduire, & Elise avoit trop de vertu pour qu'on la séduisît. Il lui fit connoître ses sentimens, non avec la mollesse des amans vulgaires, mais avec la passion, l'énergie des ames véhémentes. Je vous aime, lui dit-il, & peut-être sans vous l'amour n'eût jamais eu sur moi d'empire. Cet amour même, je l'aurois vaincu si je n'avois vu dans vous qu'une femme ordinaire, sans cesse occupée du misérable soin de plaire, se bornant à de petits succès journaliers, à des triomphes, sinon honteux, au moins frivoles, & ne songeant jamais à fortifier sa raison, à élever sa pensée, à se préparer à la plus douce, à la plus sainte des unions, à ne faire qu'un avec un homme digne d'elle. Si je vous étonnois, Elise, par cette déclaration, qui, sans doute, à tout autre devroit paroître étrange & sauvage, je me ferois trompé dans le jugement que j'ai porté de vous ; nous ne nous conviendrions pas, &, quoique avec un extrême effort, je renoncerois à mes espérances, au bonheur & à l'hymen pour toujours.

Malgré l'opinion de son amant, Elise ne peut s'empêcher d'être surprise d'un pareil aveu. Elle n'en avoit point vu d'exemple dans les livres qu'elle avoit lus ; cependant elle en fut fière & en fut digne.

Votre franchise , répondit Elise , avec cet embarras aimable , cette pudeur enchanteresse , qui donne tant de charmes à l'amour , votre franchise me plaît. Vous allez voir que je la mérite. J'ai pénétré vos sentimens. J'ai fait plus. Je ne crains pas d'en convenir ; je les ai partagés. Mais , hélas ! c'est en vain que je vous aime , c'est en vain que vous m'aimez. Nos parens , il est vrai , s'estiment , cependant ils ne consentiront jamais à s'allier. — Nos parens , les vôtres , sont nobles ; ils en ont tous les vieux , tous les faux préjugés. Mais l'orgueil en eux ne sera pas plus fort que la nature. Par respect pour de vains titres , ils n'anéantiront pas le droit sacré de leur fille à la liberté légitime. Ils ne courront pas le risque , en la forçant à renoncer à l'époux que l'amour & son choix lui donnent , de la forcer aussi de renoncer au bonheur , & de se rendre coupables de la perte de ses vertus. Il n'en est point sans liberté. Mon père , continua M. des Pintreaux avec véhémence , mon père est juste. Cette justice , à laquelle il doit sa renommée & la considération qui

l'entoure, seroit-ce seulement pour son fils qu'elle l'abandonneroit ? Il connoitra mes droits mieux que vos parens ne connoîtront les vôtres, & il emploiera tout son ascendant sur eux pour les faire triompher.

Après ces mots, il s'échappe avec la célérité d'un éclair, vole à son père, arrive à lui ; pouvant à peine parler, il se jette à ses pieds, les embrasse, les inonde de larmes, lui dit, avec la chaleur de la passion la plus vive, l'entretien qu'il vient d'avoir avec Elise, serre ses genoux avec une ardeur nouvelle, & attend son sort.

Le magistrat qu'un pareil transport étonne, ne s'en émeut pas. Il reste dans les bras de son fils aussi froid qu'il l'est sur son tribunal, & se contente de lui dire : l'état où vous êtes ne vous permettroit pas de m'entendre, il ne me permet pas de vous parler ; demain vous serez plus tranquille, & vous aurez ma réponse.

Elise de son côté s'étoit confiée à sa mère. Elle aimoit sa fille ; mais ses parchemins encore davantage. Elle la renvoya à son père. Elise n'y fut point. Elle savoit qu'elle n'avoit rien à en espérer.

Après une de ces nuits, que tous les romans décrivent, & que tous les amans éprouvent, le fatal lendemain arriva. M. des Pintreaux, appelé.

par son père , fut à lui. Tour-à-tour agité par l'espérance & par la crainte , il ne concevoit pas que sa demande pût éprouver un refus , & ce refus pourtant il le prévoyoit. Il trouva son père tranquillement assis auprès de son bureau. Le calme étoit sur son front , & la douce bienveillance perçoit dans ses regards. Je vous ai , lui dit-il, donné le temps de vous remettre & de pouvoir écouter paisiblement le langage de la raison. Quoiqu'il ne vous soit pas favorable , vous aurez la force de l'entendre , & le courage de vous y soumettre. Vous voulez vous unir à une fille aimable , vertueuse & douée de toutes les qualités qui rendent une fille parfaite. L'amour que vous avez pour elle , vous pensez qu'elle l'a pour vous. Rien n'est plus naturel que votre choix mutuel. Chacun de vous mérite d'être exclusivement préféré par l'autre ; mais , mon fils , vous le savez ; dans l'ordre social , chez tous les peuples de la terre , il ne suffit pas , il n'est pas même nécessaire que les cœurs se conviennent pour s'unir. Les convenances de famille , les rapports de fortune & de rang , & l'approbation publique sont essentiels pour former les mariages. Aucune de ces conditions ne se trouve entre Elise & vous. Elevez-vous , mon fils , au-dessus de votre passion & de vous-même ; renoncez à l'esprit de sys-

tême , & songez que le bonheur , trop souvent fugitif , d'un hymen auquel le seul amour a concouru , n'est pas celui que vous devez chercher. Jetez les yeux sur l'avenir. Vous verrez , après les jours de la passion , si promptement écoulés , une femme qui aura fait le sacrifice d'un rang auquel elle devoit prétendre , qui le regrettera ; des enfans que , sans fortune , vous ne pourrez pas convenablement élever , & qui seront forcés de décheoir de l'état de leurs ayeux ; vous ferez environné de chagrins , de tristesse , & votre vie , après un moment délicieux d'ivresse , ne fera plus qu'un long regret.

Des loix sages ont remis aux pères l'autorité de prévenir les erreurs des enfans & les maux de leur postérité. Je m'en servirois si , contre mon attente , vous persistiez à vouloir un mariage que ni le père d'Elise ni moi ne devons approuver. Je vous quitte , & vais l'instruire du secret que vous venez de me confier.

Le père de M. des Pintreaux sortit en effet , & laissa son fils foudroyé. On imagine aisément le monologue éloquent & passionné qui suivit cet arrêt.

Déchiré par la douleur la plus violente , M. des Pintreaux eut la force de les cacher. Au retour de son père , il ne lui laissa voir que de la

froideur , de la tristesse & du respect. Sans la faire naître , sans la précipiter , il attendit , avec une tranquillité apparente , l'occasion de retrouver Elise. Il étoit difficile qu'elle tardât long-temps à se présenter. Il la rencontra dans une maison de la ville où se tenoit une nombreuse assemblée. Son visage étoit altéré & non pas abattu. Dans ses yeux se peignoient la douleur & le courage. Ses regards pénétrants & rapides percèrent dans le cœur de son amant. Ils s'entendirent , & prirent soin de ne pas se laisser deviner. Ils furent se ménager un rendez vous , dans lequel ils jurèrent , par le ciel & par l'amour , qu'ils se lieroient incessamment par les nœuds sacrés de l'hymen.

Les moyens ordinaires leur étoient interdits. Ils étoient trop jeunes encore pour que les loix leur permissent de disposer d'eux-mêmes , & ils avoient trop de vertu , ils se respectoient trop l'un & l'autre pour songer à des moyens coupables de forcer leurs parens à les unir.

M. des Pintreaux partit pour Paris. A peine y fut-il arrivé qu'il vola à Passy , dans la retraite du sage , du génie de l'Amérique , du docteur Francklin.

Enthousiaste de la liberté & de l'égalité parfaites , il crut que celui qui , par la force de sa

pensée, la grandeur, la multitude de ses moyens, avoit su les appeller dans le Nouveau Monde, l'écouteroit avec intérêt, & lui donneroit les conseils dont il avoit besoin pour y former un établissement, & se soustraire à-la-fois au despotisme des Rois, à la prétendue arrogance des Nobles, & à l'autorité, selon lui, trop illimitée des peres. Il ne se trompa point. Franckin le reçut avec la simplicité de la sagesse & du génie, lui accorda toute l'attention que méritoient son éloquence & sa résolution. Il l'applaudit, l'admira, & cependant lui fit des objections assez fortes pour arrêter un homme en qui la passion de la liberté eût été moins ardente, & celle de l'amour plus modérée. Comme cela devoit être, il ne persuada point. Ce n'étoit point des raisons pour renoncer à son projet, que M. des Pintreaux étoit venu demander; mais des lumières, pour le remplir plus sûrement & avec plus de facilité. Il les obtint. Franckin lui donna les conseils les plus prudents, les directions les plus certaines, & sur-tout lui recommanda le respect pour les mœurs, si nécessaire en Amérique, dont elles font la gloire & la félicité. Moins cette exhortation étoit utile pour M. des Pintreaux, plus il eut de joie à se l'entendre faire. Il quitta Francklin,

éclairé par les meilleures instructions , & favorisé des recommandations les plus puissantes.

De retour à Ponteau-de-mer , avant qu'on y fût son arrivée , il vit Elise , & ce fut ainsi qu'il lui parla : « Elise , sans vouloir abuser de l'engagement que vous avez pris avec moi , sans vouloir profiter des sacrifices énormes qu'il vous forceroit à faire , j'ai cependant pris toutes les instructions & déterminé le parti qui peut assurer cet engagement , & le rendre à jamais sacré. Je serois peu digne du bonheur où j'aspire si j'avois négligé les moyens de le préparer. J'en serois indigne tout-à-fait si j'avois la lâcheté de ne pas vous rappeler tout ce que vous perdrez en vous associant à mon sort , & combien de travaux , de privations & de peines assiègeront votre vie ; tandis que , pour moi , il ne peut être qu'un malheur vraiment affreux , celui de vous perdre. Cependant , j'ose vous l'avouer , peut-être un jour enfin la liberté me consoleroit. Sans elle , même avec vous , je ne pourrois pas exister : quelques tyrans , la multitude esclave , voilà comme cet infortuné monde est partagé. Les Rois exercent la tyrannie sur le trône , ou la laissent exercer ; les gouverneurs & les intendants l'exercent dans les provinces ; les nobles dans leurs villages ; les peres dans leurs familles ; la

tyrannie est par-tout : je ne puis la supporter. Je veux lui échapper ; mais vous, Elise , qui , dans un royaume esclave , ferez toujours adorée ; qui , dans un pays où les mœurs n'existent plus , en la rendant aimable , ferez encore chérir la vertu ; vous qui ferez la gloire & le bonheur de vos sociétés & de votre famille ; vous qui vivrez dans l'aisance & dans la paix que vous établirez autour de vous , pourquoi voudriez-vous tout quitter ? — Pour trouver mille fois davantage ; un époux selon mon cœur , un ami constant & tendre , un protecteur , un guide , un soutien pour le reste de mes jours. — Une mer orageuse & immense nous sépare des Etats-Unis. — Elle conduit à des ports libres & tranquilles. — Vous ignorez la langue du peuple où vous irez. — Je n'aurai le besoin , je n'aurai la volonté de parler qu'à mon époux. — Nous ne pourrons point emporter de richesses. — Nous emporterons du courage , & la force de nous passer de biens. — A moi seul se bornera votre univers. — Vous ferez en effet l'univers pour moi. — Elise , ce teint charmant sera brûlé par le soleil ; ces mains délicates , ces bras foibles seront contraints de se livrer à un travail constant & pénible. — Mon corps en deviendra plus robuste , mon ame plus forte , & le soir je jouirai

mieux des douceurs du repos. — Elise, ma chère Elise, ne vous laissez pas tromper par un mouvement d'exaltation, causé par l'apparente grandeur d'une démarche extraordinaire, unique même. La renommée, la gloire que vous attendez peut-être, ne nous récompenseront pas. Hélas ! dans ce nouveau monde, où ma haine pour l'ancien m'entraîne, vous n'auriez qu'un désert & mon cœur. Vous ne pourriez habiter que très-loin des villes, où la terre est peu chère, & où ne s'offrent pas les occasions de dépenser.

— Un désert & vous, voilà tout ce que je desirer. Eh ! que m'importe la renommée ? C'est la paix c'est le contentement que je cherche. Avec vous dans un désert je les trouverai. — Elise, votre résolution m'étonne & m'enchanté ; cependant ne la fixez pas encore. Prenez quinze jours, au moins, pour achever de vous consulter vous-même, & assurer votre détermination. O ! mon Elise, Elise vraiment adorée, craignez, prévoyez un long, un douloureux, un éternel repentir. — J'ai tout prévu, je ne crains rien. J'accepte cependant les quinze jours que vous m'offrez ; non que j'en aie besoin pour m'affermir davantage, mais pour vous prouver que la précipitation n'a nulle part dans une résolution, qui n'est que simple & naturelle, puisque je vous

aime. Adieu, je vais tout préparer pour notre voyage.

Le terme expiré, M. des Pintreaux n'osa pas en avertir Elise. Il fut prévenu par elle. Un billet l'instruisit du lieu où il devoit se rendre. Eh-bien, dit Elise, en l'abordant, je suis prête : à quand le départ ? prévoyant de nouvelles objections de sa part ; je suis décidée, poursuivit-elle ; il ne reste plus qu'à fixer irrévocablement le jour. Pendant le voyage, vous serez mon frère, & mon époux à notre arrivée.

Ils prirent un temps nécessaire, mais court pour les préparatifs d'une expatriation éternelle. M. des Pintreaux rassembla ce qu'il put réaliser d'une petite succession qu'une tante lui avoit laissée. Il fit les emplettes indispensables pour un pays où tout est encore rare & cher, & n'attendit plus que la nouvelle certaine du départ d'un navire Américain, pour renoncer à jamais à un Empire, sans doute, plein d'erreurs & d'abus ; mais qu'il jugeoit avec une extrême sévérité. Hélas ! les pays sans passions extrêmes, sans vices, sans excès, où l'ordre regne avec l'abondance générale, le bonheur & la vertu n'existent que dans la belle imagination des poètes. Diminuer, écarter le mal autant qu'il est possible, tolérer, supporter, pardonner, jouir,

augmenter, par sa raison & son intelligence, le bien qui s'y trouve. Voilà le lot & le devoir du sage sur la terre.

Instruit du jour où le navire devoit mettre à la voile, Elise & son amant ne différèrent plus à se rendre au port où ils devoient s'embarquer. Leur suite n'étoit pas nombreuse. Le jeune Marcellin, enfant de treize à quatorze ans, d'une physionomie heureuse, d'un caractère ouvert, bon, & seul les accompagnoit. A peine arrivés au Havre, après avoir honoré de quelques larmes les rives de leur patrie, ils montèrent sur le vaisseau qui devoit les conduire à un genre de vie si nouveau pour eux.

Une traversée heureuse les transporta en peu de temps à Philadelphie. Suivant le conseil de Francklin, & plus encore le mouvement de leur ame, leur premier soin fut de sanctifier leur amour. Ils furent au temple Catholique, par la voix & par la main d'un prêtre, ils y reçurent la bénédiction de Dieu.

Ne vous attendez pas, mon cher Adrien, que j'entreprenne de vous peindre les transports de leur tendresse légitime, pure & heureuse. L'hymen est le lien le plus sacré, l'état le plus auguste qui soit sur la terre. Respectons les secrets des époux.

Avec des recommandations de Franckin, ils ne pouvoient être que très bien accueillis à Philadelphie. Ils y trouverent toutes les lumières dont ils avoient besoin. Leur plan connu, on leur donna tous les renseignemens qui devoient en faciliter le succès. On leur conseilla d'aller au Fort Pitt, dont on leur vanta la situation heureuse, au confluent de deux belles rivières, le climat sain, les charmans payfages, la douce température, l'honnêteté des habitans, l'excellence des terres & la modicité de leur prix. Ils suivirent cet avis sage, & s'en trouvèrent bien. M. des Pintreaux y fit bientôt l'acquisition de la plantation qu'il possède aujourd'hui.

Le jour où sa femme, lui & le jeune Marcellin en prirent possession étoit calme, serein, doucement éclairé par un soleil pur; tel que ces jours rians où il semble que le ciel & la terre, de concert, veulent donner une fête aux humains. La saison étoit belle. Le printemps s'annonçoit avec toute la pompe, toute la richesse, toute la variété qu'il étale dans l'heureuse contrée de l'ouest. Les parfums suaves des sassafras, des benjoins, des acacias embaumoient les airs. La verdure nouvelle & nuancée à l'infini des arbres qui s'élèvent jusqu'aux nues, les couleurs si vives, si fraîches, si douces, si éclatantes des fleurs des tulipiers,

tulipiers, des arbres d'amour, des cornouillers, des mérisiers à grappes, & de mille autres arbustes délicieux, rendoient ce spectacle ravissant. Ils en jouirent avec reconnoissance & transport; cependant sur ce sol enchanteur ils trouvèrent seulement une cabane, pauvre, délabrée, quelques âcres de terres mal défrichés, & une immense solitude. Le cœur d'Elise se ferra. Elle ne put se défendre d'un sentiment de tristesse, d'un léger mouvement d'effroi. Après avoir porté ses regards sur l'espace sans bornes qui les environnoit, elle les éleva au ciel, se jetta dans les bras de son mari, & s'écria, d'une voix concentrée, émue & très-accentuée pourtant, *Dieu, la nature*. Et serrant son époux, avec plus d'étreinte, *toi*. De leurs yeux, de ceux de Marcellin, coulèrent quelques larmes, mais rapide comme l'éclair : cet instant d'attendrissement fit bientôt place au retour de leur force première.

Ils firent sur le gazon un repas charmant. Il leur rendit le courage & gaieté. Elise le termina par des chansons.

Ils employèrent le reste de la journée à préparer l'asyle de la nuit. Tous trois, ils se mirent à l'ouvrage. La mousse, les feuilles sèches, la terre détrempée, leur servirent à remplir les vuides de cette baraque ouverte de tous les côtés.

Le soir venu, ils y goûtèrent un repos connu seulement de ceux qui l'ont mérité par leurs travaux, par leurs soins & leur intelligence. Avec le jour ils se levèrent, & dans le temple de la nature ils en bénirent & en invoquèrent l'auteur. Combien leur prière fut animée & pleine d'unction ! Sans intervalle le travail lui succéda.

Ils commencèrent par tracer un jardin spacieux. Il devoit être l'empire particulier d'Elise. Ce fut avec goût qu'il fut tracé, ce fut avec ardeur qu'on s'en occupa. La terre docile résistoit faiblement à des mains courageuses, & bientôt on put lui confier les graines de l'Europe les plus précieuses. Sur ce sol fertile, & presque vierge encore, elles prospèrent au-delà de l'espérance. Un fossé, une palissade forte, en attendant qu'une haie d'azeroliers y fût plantée, les défendoient. Au bout de l'allée principale, un autel de gazon, ombragé d'arbres odoriférans & riches des plus belles fleurs, fut élevé. C'est-là que chaque soir Elise, son époux & Marcellin venoient faire à l'Eternel l'offrande de leurs cœurs. Patriarches comme Abraham & Sarra, comme eux sans prêtres & sans temple, leur culte n'en étoit pas moins exact, moins tendre & moins religieux.

Le jardin achevé, M. des Pintreaux & Marcellin étendirent leurs conquêtes. De forts la-

bours furent donnés aux terrains défrichés déjà. Promptement ils furent mis en état de recevoir des patates , de l'orge , du seigle & du maïs. Pendant qu'ils se livroient à ces travaux , Elise s'occupoit du jardin , préparoit la nourriture des deux ouvriers , & ornoit la cabane. Ils n'y rentroient jamais sans y trouver quelques changemens avantageux. Bientôt les murs en furent revêtus d'un joli papier de France. La toile des rideaux & des chaises étoit d'un dessin pareil à celui du papier. D'agréables porcelaines de la Chine , comme les Américains en ont tous , décorent la cheminée ; la faïence fraîche , légère , charmante d'Angleterre couvroit le buffet. Sous une misérable hutte on trouvoit la propreté recherchée , & même l'élégance. On n'imagine pas combien , au milieu des forêts , ce luxe , innocent & peu coûteux , fait jouir voluptueusement ceux qui savent se le procurer par leur intelligence. Qu'on ne croie pas pourtant que les soins d'Elise étoient absolument désintéressés. Chacun de ces soins lui valoit un éloge , une caresse de son époux. Quel prix que celui que l'amour espère & que paye l'amour !

La saison avançoit , avec elle les travaux. A la fin de l'automne , des champs assez vastes se trouvèrent en état d'êtreensemencés de froment.

L'hiver arriva. Déjà le petit ménage jouissoit de la richesse champêtre. Elise avoit toute l'opulence, toutes les occupations, tous les plaisirs d'une bonne fermière. Deux vaches superbes lui fournissoient du lait en abondance ; ses poules nombreuses lui donnoient des œufs, & ses pigeons familiers & magnifiques animoient sa basse-cour. Deux fois par jour elle prodiguoit largement la nourriture à toute la volatille.

*La foule avide, en cercle autour d'elle se presse ;
D'autres toujours chassés & revenans sans cesse ,
Assiègent la corbeille, & jusques dans sa main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain (1).*

Ce spectacle, quand un beau jour l'éclaire, est enchanteur.

L'hiver interrompoit les travaux & ne les arrêtoit pas. Froid, mais communément beau, le tems permettoit presque toujours à M. des Pintreaux & à Marcellin d'abattre des arbres énormes, de les faire dévorer par les flammes, d'entreprendre de nouveaux défrichemens, & d'étendre le domaine. Elise filoit & se livroit à toutes les occupations du ménage, en attendant leur retour. Quoique souvent l'un sans l'autre, ils ne s'en-

(1) Poème des Jardins, par M. l'Abbé de Lille, ch. IV.

nuyoient pas. Toujours ils se revoyoient avec transport. Pour les époux les plus unis , pour les amans les plus tendres , un peu d'absence fait grand bien. Se voir toujours , c'est se voir trop.

Le repos du Dimanche , si religieusement , même si scrupuleusement observé en Amérique , étoit aussi pour eux un jour saint ; mais il n'étoit pas triste. A leurs prières vraiment ferventes ils faisoient succéder des lectures , tantôt agréables , tantôt utiles , & toujours intéressantes.

En pourvoyant aux principaux besoins de son ménage , M. des Pintreaux n'avoit pas oublié ceux de l'homme d'esprit : les livres. Il s'étoit formé une bibliothèque des meilleurs Ouvrages Anglois & Français. La Bible , quelques Sermons excellens , le petit nombre des bons Ecrits sur l'Agriculture , les Moralistes les plus parfaits , quelques Historiens distingués , les Livres qui font le plus sûrement connoître l'Amérique & ses productions , l'harmonieux & tendre Racine , le grand Corneille , le bon la Fontaine , le divin Télémaque , les liaisons de Tompson , celles de M. de Saint-Lambert , les Georgiques & les Jardins de M. l'Abbé de Lille , & l'aimable Verger de M. de Fontanes : voilà quelle étoit sa

collection. Elle abrégéoit les fêtes , & consolait des vilains jours.

Jamais des enfans ne furent refusés aux Patriarches. Elise & son époux en mènent la vie ; ils en ont la récompense. Au bout d'un an Elise fut mère.

Un mois après sa naissance, vêtu de blanc, dans un berceau paré de ces fleurs éclatantes qui n'embellissent que l'Amérique septentrionale , suivi de ses parens , l'enfant fut porté par Marcellin sur l'autel de gazon ; les anémones des bois , les renoncules champêtres , les douces violettes le décoroient. Après s'être, pendant quelques instans, recueilli, le père prit son fils dans ses bras, l'éleva vers le Ciel , & prononça l'hymne de la reconnoissance & de l'amour. O mon Dieu ! s'écria-t-il , Dieu que je n'ai bien connu , que je n'ai parfaitement aimé que dans la retraite douce, tranquille, fortunée où tu m'as conduit ; mon Dieu , je te l'offre cet enfant que je tiens de ta bonté. Sa tendre mère & moi , nous l'élèverons dans ta loi sainte. Tes louanges seront les premières paroles qu'il bégayera. Compagnon de nos travaux , l'innocence & l'attrait des occupations champêtres le détourneront des vices. Il te reconnoîtra , t'adorera comme le père de la

nature , l'Eternel , l'intarissable bienfaiteur des humains. Donnes lui le cœur & les vertus de sa mère , & qu'il soit la consolation , le soutien de nos derniers jours. Nous tâcherons , avec nos champs rendus féconds , de lui laisser de bons exemples pour héritage.

Dans une vie calme & heureuse les événemens ne sont presque jamais qu'une interruption de bonheur. La vie de la petite famille n'en étoit point semée. Pour elle le jour ressembloit ordinairement à la veille , & l'ennui ne naissoit point de cette uniformité. D'ailleurs , dans les travaux champêtres , dans le grand spectacle de la nature , n'est-il pas assez de variété ?

Cinq ans dans cette retraite douce & animée , quoique profonde & presque entière , puisqu'Elise , pendant tout ce temps , ne fut que deux fois au Fort-Pitt , où elle étoit si justement admirée , & que son époux ne découcha jamais , cinq années fuirent devant eux avec rapidité. Leurs troupeaux avoient multiplié , leurs champs s'étoient agrandis , leur verger leur donnoit déjà beaucoup de fruits , & trois enfans charmans répandoient un nouvel intérêt sur leurs jours , & doubloient leur félicité.

Par amour pour eux , Elise eut le courage de les quitter. Riche , au-delà de ses desirs pour

elle-même & pour son mari , elle voulut l'être davantage pour ses enfans , & leur procurer des commodités dont elle avoit si bien su se passer. Elle retourna en France , où un petit héritage l'attendoit. Réduit à la moitié , par les circonstances où se trouvoit ce bel & déplorable Empire , ce fut avec peine qu'elle en réalisa le reste. Une somme de douze mille francs fut tout ce qu'elle recueillit ; mais sa famille & celle de M. des Pintreaux , forcées à l'admiration & au respect , & dont la tendresse s'étoit ranimée par sa présence , cherchèrent , par des présens agréables & utiles , à expier la rigueur qu'elles avoient exercées envers elle & envers son époux. Chacun lui fit son offrande , & eut soin de la conformer aux besoins d'un ménage modeste , à qui le luxe étoit devenu bien étranger. De jolies toiles peintes , de bons draps de Louviers , une ample provision de linge , des instrumens d'agriculture , une petite quantité de meubles commodes , une douzaine d'estampes , dont les sujets étoient pris dans les détails les plus intéressans de la campagne , & quelques livres excellens : voilà les dons qui lui furent présentés. Qu'ils étoient précieux pour Elise ! Elle songeoit à ses enfans , à son époux. Elle savoit combien les moindres choses ont de prix au milieu des forêts , des forêts

de l'Amérique , séparées du séjour de l'industrie & des arts , par l'immensité des mers.

Elise dans sa patrie , admirée , fêtée , chérie , vivement sollicitée de ne la plus quitter & d'y rappeler sa famille , malgré tous les soins qu'on prenoit pour la distraire , soupiroit après ses bois. Elle y avoit éprouvé de grandes fatigues & toutes les privations ; mais aussi dans la pauvre cabane restaurée de ses mains , elle avoit trouvé la paix de l'ame , les jouissances vives & pures du cœur. Les plus fortes instances ne l'ébranlèrent point. Elle prépara tout pour son prochain retour , & repartit deux mois après son arrivée , suivie de trois bons payfans de Normandie & de deux filles robustes & laborieuses.

Quel moment que celui de la réunion de cette épouse à son époux , de cette mère à ses enfans ! Il n'est point de pinceau capable de le peindre. Le rire étoit sur toutes les lèvres , des larmes mouilloient toutes les paupières , l'ivresse étoit dans tous les cœurs. Elise ne suffisoit pas à recevoir , à rendre des caresses , les enfans étoient dans le délire , Marcellin étoit fou de joie , M. des Pintreaux accablé de félicité. Jamais il ne fut de tableau si touchant , si délicieux.

Montpellier n'étoit plus une solitude. Le travail y prit une activité nouvelle. La gaieté y fut

plus marquée, des chants vifs & fortement accentués animoient les bœufs pendant leurs labeurs, ou se mêloient au bruit des haches qui frappaient en cadence les arbres qu'elles abattoient. Marcellin, fier de sa vieille expérience, endoctrinoit ses compagnons avec une gravité plaisante. Le soir le babil faisoit oublier la fatigue. Les contes, merveilleusement incroyables des deux mondes, l'empêchoit de tarir. M. des Pintreaux profitoit souvent de ces contes pour donner des instructions solides à ses ouvriers. Il étoit leur pontife, leur guide, leur ami, & toujours cependant leur maître; qualité qu'il sentoît bien la nécessité de ne pas perdre, malgré ses principes sur l'absolue égalité.

Avec raison, Elise avoit pensé que son humble cabane ne pourroit pas long-temps suffire à sa famille, à laquelle six domestiques s'étoient joints. Elle avoit rapporté le plan d'une maison agréable & modeste. Il fut bientôt exécuté : une briqueterie fut établie. Chacun fut ouvrier. Le besoin, la volonté créent les arts, & rapidement l'intelligence d'un chef & les mutuels conseils les perfectionnent.

Peu de mois suffirent pour élever une demeure peu vaste, mais élégante dans sa simplicité. Toutes les commodités que l'intelligence

Française fait ménager dans un petit espace , & dont les Anglois n'ont pas l'idée , s'y rencontroient. La dure couleur de la brique en fut effacée par un enduit d'une blancheur sans trop d'éclat. Elle fut couverte en tuile , manière inconnue en Amérique ; des volets verts y furent attachés. La jolie maison champêtre que Rousseau souhaita , se trouve à Montpellier (1). Quand elle fut achevée , Elise crut devoir en faire l'inauguration. Elle proposa à son mari d'y aller inviter leurs voisins & leurs amis. Aidée par Marcellin & par tous les ouvriers , elle profita de son absence pour la meubler. Les papiers furent collés , les toiles employées , les estampes placées , & sur les commodes & les jolies tables Françaises furent distribués de grands vases de fleurs.

Elise avoit fait à son époux un secret d'une partie de ses richesses. Elle jouit de sa surprise & de son ravissement , lorsque , revenant avec les personnes les plus distinguées du canton , elle fut le recevoir en simples vêtemens blancs , accompagnée de ses enfans vêtus sans recherches , mais parés de leurs graces.

Cette décoration parut une féerie. En effet , une femme sensible , ingénieuse & tendre est une

(1) Voyez Emile.

fee bien puissante. Elle embellit tout , & répand du charme sur chaque détail de la vie.

Je ne vous décrirai point, mon cher Adrien, les repas, les plaisirs de cette fête, la seule qu'ayent donnée & que donneront ces époux. Ils sentent trop bien le prix de leur félicité habituelle pour vouloir s'en distraire, même par des plaisirs plus animés. C'est leur bonheur que je tâche de vous peindre ; pour le trouver ils n'ont point eu de modèles : qu'ils ayent beaucoup d'imitateurs !

Quoiqu'ils puissent à présent très-facilement se passer de leur propre travail, ils n'ont garde d'y renoncer. Ils savent ce qu'ils lui doivent, & que c'est lui qui éloigne la langueur, qui donne le contentement de l'ame, la force du corps & la santé.

Tandis que le trouble, la haine, la fureur & l'effroi désolent presque toute la terre, il est une famille solitaire, innocente, paisible, & chaque jour plus contente de son sort dans les forêts de l'Amérique. S'ils étoient courageux & sages, que faudroit-il aux hommes pour être heureux comme elle ? L'amour du travail, sans en avoir le besoin, des champs féconds, une habitation simple, agréable & commode, des voisins honnêtes, parmi lesquels on puisse trouver un ami tendre,

véritable. Une femme bonne , douce , aimable & sensible , qui , après avoir allaité de beaux enfans , les prépare à la vertu , & savoir connoître son bonheur.

A huit lieues au dessus de Montpellier , en remontant la rivière , s'est fait un autre établissement Français. Sur une plantation vaste & riche , avec sa femme , un fils , sa fille , d'une figure charmante , & remplie de talens , mariée à un jeune homme instruit , honnête , aimable , M. de Lassus , *ci-devant* , car tout le monde à présent l'est en France , *ci-devant* trésorier du Hainault , s'est fixé. Arrivé avec une somme considérable & beaucoup de meubles opulens , suivi d'ouvriers de différentes professions & de cultivateurs , il n'a pas eu , comme M. de Pintreaux tout à vaincre , tout à créer. Desirer , ordonner , diriger , c'est à quoi se sont bornés ses soins. Il a bientôt eu bâti une maison , non magnifique , mais agréable & riante , convenable aux besoins de l'homme riche qui n'est pas fastueux. De jolis jardins l'entourent , & les habitans y trouvent le calme , l'union & l'intérêt toujours soutenus , tout ce qui peut satisfaire le goût ingénieux & les desirs modérés.

Les rives de la Monoghahela commencent à n'être plus ni désertes ni sauvages. Les bateaux

qui la remontent & la descendent , s'arrêtent devant ces plantations nouvelles , qui , en Italie ou en France , ne feroient pas remarquées. On vient de loin pour les admirer. Où l'on n'a rien on s'étonne de tout ; cependant les Américains n'imiteront pas ces constructions , si supérieures aux leurs. Eternels copistes des Anglois , en-deçà desquels ils restent toujours , il semble que , pour l'Amérique entière , il n'y a qu'un seul plan , plus ou moins étendu , sur lequel toutes les maisons s'élèvent , sans commodités & sans grâces.

D'abord il paroît étonnant que les riches Anglois , qui parcourent sans cesse les pays où les arts produisent leurs chefs-d'œuvres , qui en portent dans leur patrie les plus parfaits modèles , n'y en portent pas aussi le sentiment & l'amour éclairé ; mais la plupart de ces Anglois ne voyagent pas ; ils ne font que semer de l'or & changer de place.

Si quelques familles Françaises , avec des moyens de fortune , viennent s'établir dans les environs du Fort-Pitt , elles retrouveront dans cette contrée , plus favorisée encore par la nature , les délicieuses rives de la Loire & de la Seine , avec la paix & le bonheur qui les ont abandonnées.

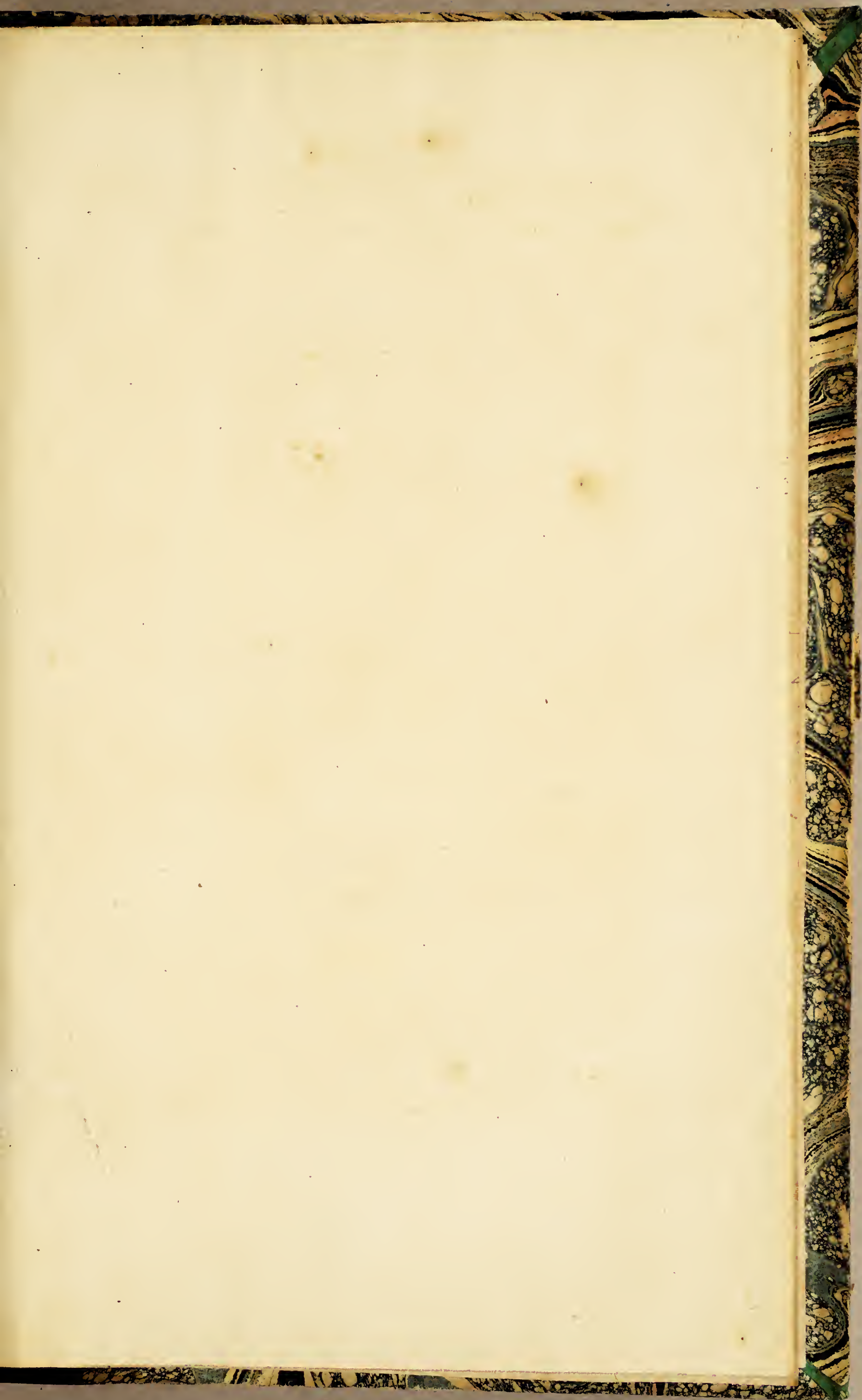
Ma lettre , mon cher Adrien , est déjà bien

longue ; mais comment pourrois-je la finir , sans consacrer quelques lignes à la plus vive , à la plus tendre reconnoissance ? Je dois toute la mienne à un Français établi au Fort-Pitt depuis cinq ou six ans , M. Audrain. Tout ce qu'un homme doué d'un grand caractère , d'un esprit aimable & fécond , d'une de ces ames qu'il est si rare de rencontrer , peut faire pour un autre , il l'a fait pour moi. Il a charmé ma solitude par les conversations les plus intéressantes , m'a guidé dans des circonstances bien difficiles , m'a consolé dans mes peines , m'a empêché de tomber dans l'abattement total. Il m'a secouru de son temps , de son travail , de son intelligence , de toutes les ressources de son esprit , & enfin m'a tiré de l'horrible embarras , de la misère où m'avoit jetté les fausses mesures de la trop désastreuse Compagnie du Scioto. Que cette reconnoissance si juste , si profonde dont je suis pénétré , me survive ! je la lègue , mon cher Adrien , à votre cœur énergique , à l'ame honnête de votre frère , qui sûrement en est personnellement vivement animé. Que le nom de M. Audrain soit un nom consacré dans ma famille ! Puisse l'hospitalité touchante & sacrée des Anciens subsister toujours entre ses descendans & les miens ! Si quelqu'un de ses enfans va en France , accueillez-le , ai-

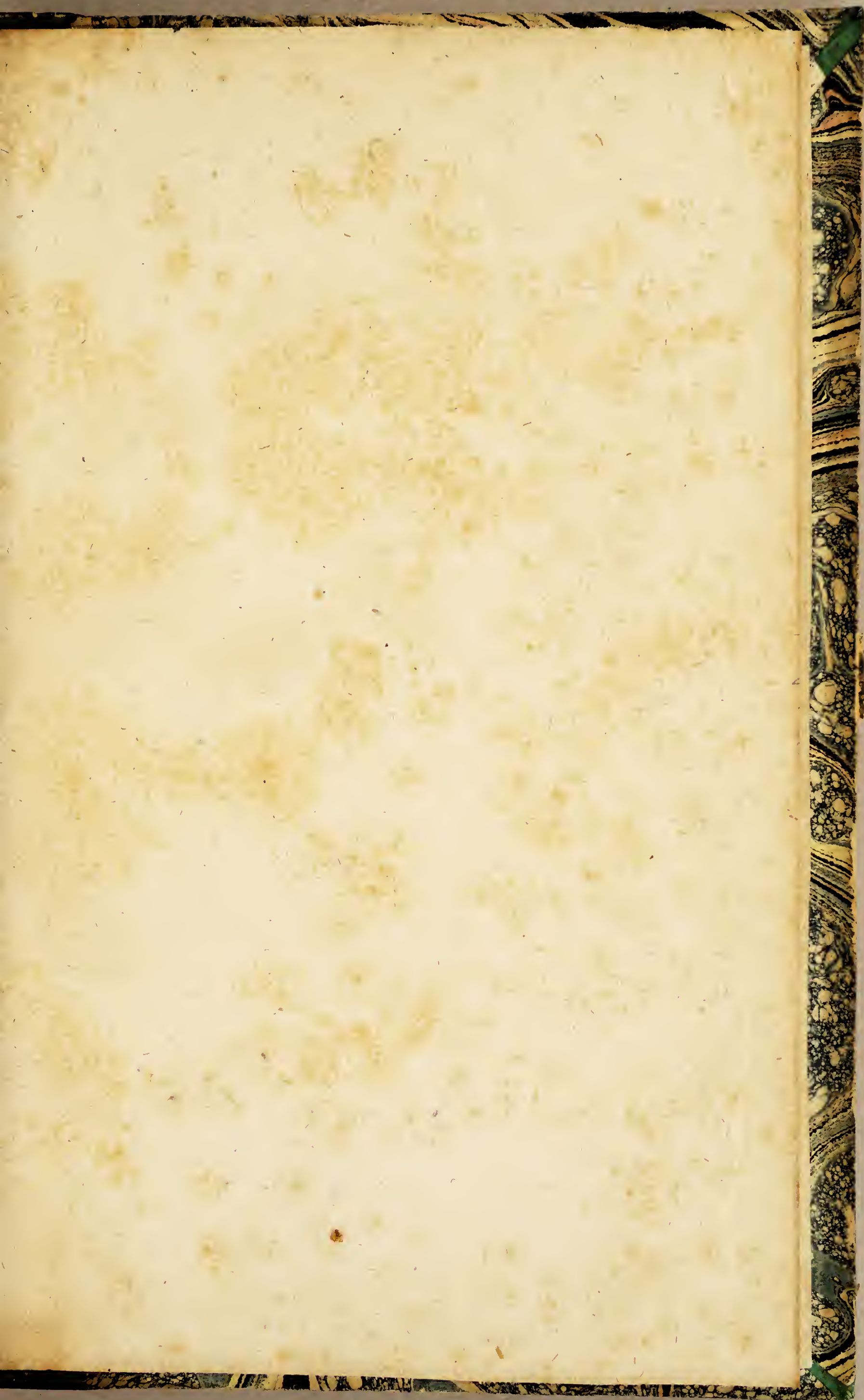
[144]

mez-le , formez avec lui les tendres liens de
la fraternité. Adieu , mon cher Adrien.

F I N.









~~E801~~
~~L686~~

E800
L686L

